

# **COUVRETTE-SAURIOL**

**Limitée**

**EPICIERS EN GROS**



50, rue de Bresolles

**HArbour 8151**



Président et gérant général

**Bernard Couvrette**

**Pour votre santé —**

**Mangez tous les jours 2 ou 3 carrés**

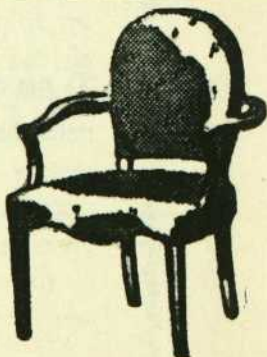
# **LEVURE LALLEMAND**

## **Fraîche**

Les médecins recommandent la levure fraîche. La Levure fraîche Lallemand est très riche en vitamines B, C et D. Sa haute qualité et sa pureté sont assurées par les années d'expérience de la maison Lallemand. En vente chez les épiciers et les pharmaciens.

**Vous trouverez chez nous, et à bon compte, tout ce qu'il faut pour meubler votre résidence.**

•  
Maison établie  
depuis 40 ans.



• Filtzroy 4681 •

# **LAMARRE FRERES**

3723 Notre-Dame ouest,

Montréal



CHERCHEZ CETTE ÉTIQUETTE, ELLE  
IDENTIFIE LES CHESTERFIELDS  
GARANTIS CIMON

*Enfin, voici la marque de garantie d'un fabricant canadien-français de chesterfields que vous trouverez chez tous les marchands canadiens-français les plus renommés de la province de Québec. Pour un ameublement de vivre élégant et confortable exigez un Cimon.*

**CIMON LIMITÉE**

● UNE FIRME LOCALE ●

## La Sauvegarde de la Famille

L'économie est l'art d'ordonner ses dépenses. Sans la pratique de cette vertu sociale, la famille ne connaît aucune sécurité, elle est vouée, tôt ou tard, à la ruine.

Protégez votre foyer, préparez l'avenir des vôtres, assurez-vous une vieillesse heureuse et digne en vous constituant petit à petit les réserves nécessaires.

Prenez dès aujourd'hui l'habitude de l'épargne.



## BANQUE CANADIENNE NATIONALE

Actif, environ \$180,000,000

529 bureaux au Canada

# H.-O. VIAU

Marchand de meubles  
Confection pour hommes et femmes



4741, ave Verdun



4270, St-Jacques O.

**LIBERTÉ  
RELIGIEUSE**

**LIBERTÉ  
DE PAROLE**

**LIBERTÉ  
POLITIQUE**

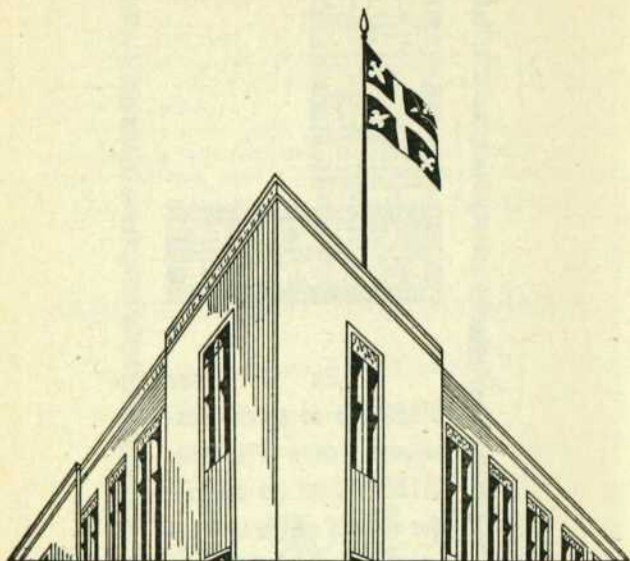
**LIBERTÉ  
ÉCONOMIQUE**

En 1941, sur \$15,836,609 de primes d'assurance contre l'incendie, \$11,581,770 ont été versés à des sociétés qui ne sont pas canadiennes. L'achat pourtant, comme la charité, doit être bien ordonné, c'est-à-dire commencer chez soi. C'est la liberté économique qui assure les trois autres.

 **SOCIÉTÉ**   
**NATIONALE**  
**D'ASSURANCES**

41, O. S.-Jacques, Montréal, H.A. 3291

# DUPUIS



Maison essentiellement  
canadienne-française  
depuis sa fondation  
en 1868

## Dupuis Frères

**MONTREAL**

Magasin à rayons : 865 est, rue Ste-Catherine.

Comptoir Postal : 780, rue Brewster.

Succursale magasin pour hommes : Hôtel Windsor.

## L'enfant

Quand nous disons famille, nous pensons enfant. Quand nous défendons la famille, nous voyons l'enfant. Et pourquoi ? Parce qu'à dix ans l'homme est déjà fait dans son complexe. Protéger la famille, c'est préparer l'essor de l'adolescence et de la maturité.

Pour l'enfant, tout objet perçu est une révélation. Il apprend le monde, en refait la lecture quotidienne et les premières pages sont pleines de ces chocs qui marquent un être et laissent des traces ineffaçables. Toute poésie vient de là, non cette poésie suspecte, livresque, romanesque, artificielle comme les chandelles de la rampe, mais ce halo qui enveloppe toute existence de son mystère réel, et qui fait les imaginatifs, les actifs, les généreux, les combattifs, les vivants.

Quand l'enfant voit la neige pour la première fois, il la voit autrement que nous, dans sa blancheur toute fraîche et sans pressentir la souillure. Quand il découvre le soleil, son globe, ses rayons en faisant irruption dans sa pupille, l'illuminent d'un ravissement inexprimable. Quand il a reçu le baptême du soleil, celui-ci s'est incrusté dans sa pulpe. Il ne pourra plus s'en défaire. Il est lié à ce soleil de son enfance. Pour toujours, cette première illumination transportera son esprit inventif. Elle s'associe pour lui, aux tièdeurs d'avril, aux lourdeurs de juillet, aux pâles reflets des automnes.

Le soleil en lui a son histoire: rien n'égalera la vivacité du premier jour. C'est là son génie. Il puisera toujours à ce trésor qui a jailli spontanément.

*ment du fond de ses entrailles, un matin de mai, un midi d'août ou de janvier! On ne sait plus quel jour, mais on sait qu'une mèche s'est allumée qui ne s'éteindra qu'avec la mort. Et plus il vieillira, plus il retrouvera, intact, par-dessus les années douze-soixante, par-dessus ce temporel banal ou désordonné, la fleur de naissance de son imagination, cette fleur de l'inspiration première qui le travaille, l'attendrit, le torture ou le réjouit à jamais.*

*Cette anticipation sera comme un ressort d'espérance. Sous des modes différents, ce sera toujours le même motif, la même lumière, la même voix. Les superficiels ne distinguent pas cette unité qui vient de l'astre prodigue. Ils ne voient pas, sous un décor différent, la même source, la même racine.*

*Ainsi, l'enfant, pour donner plus tard ce maximum, doit être accordé aux nécessités de cette initiation.*

*Et quand la mère est à l'usine, qu'un désordre chronique s'installe au foyer, toutes ces forces intérieures se tournent en amertumes, en hérissements, en haine. Quand toutes ces aptitudes auront été dévastées, que derrière cet astre, l'homme au cœur spolié ne verra plus qu'illusion et duperie, dépouillé de Dieu et de poésie, il sera mûr pour tous les esclavages ou toutes les violences.*

L'ACTION NATIONALE

## L'avenir de l'entité canadienne-française au Canada

« Il y a près de trois cents ans, on voyait sur les bords du Saint-Laurent, des hommes venus de France que, déjà, on appelait « les Canadiens ». Ils étaient braves, aventureux, intrépides, et les premiers, ils ont exploré presque toute l'Amérique Septentrionale.

« De nombreuses générations de soldats et de colons, fiers du nom français, ont travaillé à élever l'édifice de notre nationalité pendant trois siècles, chacune apportant à l'œuvre sainte le concours de son activité et l'appui de sa foi ardente. L'édifice, cimenté par le sang de héros et de martyrs, a grandi au milieu des orages, sous l'effort des éléments hostiles, rendu plus inébranlable encore par tous les assauts subis ».

Ainsi parlait Edmond de Nevers en 1896.

### Notre héritage

Les fondateurs de la Nouvelle France, isolés après 1760 et un siècle et demi de luttes, empêchés de transmettre à leurs fils un riche héritage de biens matériels (parce que dépossédés de ces biens) n'ont laissé que des valeurs spirituelles, le souvenir de faits d'armes glorieux, des exemples d'admirables dévouements poussés parfois jusqu'à l'héroïsme. Cet héritage est de ceux qui conservent et fortifient les nations. Aussi, en dépit de toutes les prédictions pessimistes, nous avons survécu, à l'abandon, à l'isolement, à la pauvreté, au grand dénuement, dois-je le dire, à l'oppression même.

### Devons-nous survivre ou périr ?

De ce fait, nous avons conquis le droit de vivre et de nous développer librement sur notre sol et rien ne devrait plus entraver notre légitime expansion. Plus peut-être qu'aucun autre des peuples nouveaux de l'ère moderne, nous possédons les conditions fondamentales essentielles pour assurer aux fils d'une même race une vie nationale distincte et durable.

Les flots de la population étrangère s'amoncellent, il est vrai, autour de nous (on nous en annonce de plus envahissants encore après cette guerre). Nous ne sommes que quelques millions alors que, de l'Atlantique au Pacifique, de la Mer Glaciale au Golfe du Mexique, une infinité d'hommes (145 millions d'entre eux) vivent dans une espèce de solidarité, basée sur la prédominance habituelle de la langue anglaise. Il ne résulte d'aucune loi naturelle ou sociologique, toutefois, que la force d'attraction de tout un continent se révèle plus rayonnante que la grandeur intrinsèque d'une minorité bien définie.

Au surplus, il ne saurait être isolé au milieu des nations, le petit peuple à qui les mille voix de la renommée redisent constamment la gloire de la mère patrie, et qui n'a qu'à lever les yeux pour voir celle dont il dépend intellectuellement briller au sommet du monde civilisé, même dans son suprême martyre de l'heure présente.

Pourquoi donc l'avenir de notre peuple reste-t-il encore un problème ? Pourquoi la foi en nos destinées semble-t-elle peu à peu s'éteindre au cœur

de plusieurs de nos intellectuels ? Comment se fait-il que des penseurs qui paraissent dégagés de tout préjugé, aient pu prévoir la fin de notre nationalité et qu'ils s'attendent à nous voir disparaître, enfouis dans l'œuvre d'unification de tout le continent américain ?

C'est que depuis un certain temps, des symptômes de décadence se font sentir parmi nous. L'âme canadienne-française, sortie de longues périodes de luttes, cherche encore sa voie alors qu'elle s'est laissée envahir par la contagion, l'apathie, l'égoïsme. D'autres ne songent à notre avenir qu'avec un sentiment de douce quiétude auquel se mêlent, aux jours de fêtes nationales, quelques élans d'enthousiasme éphémère. Beaucoup des nôtres s'alimentent d'une conception fausse du patriotisme. D'aucuns enfin affichent une âme de patriote, mais s'abstiennent de toute action positive; ils veulent vivre de ce patriotisme passif, timoré, dont on meurt.

Pour nous, fils de la Nouvelle-France, doit-il en être ainsi ? Une race de preux peut-elle se contenter d'un patriotisme sans feu, sans élan, d'un patriotisme en quelque sorte abatardi ? Nul d'entre nous n'a le droit de désertier lorsque l'appel urgent du devoir national claironne de toute part.

### Nos espoirs

Perdus au milieu d'innombrables immigrants étrangers, nous ne pouvons maintenir notre existence, qu'en nous élevant au-dessus du niveau général. Nous ne pouvons *survivre comme peuple*

qu'à la condition d'être un grand peuple. Seul le perfectionnement de nos qualités ethniques et morales nous permettra d'atteindre ce but de si grande importance. Nous devons être nous-mêmes, améliorés et non pas des répliques à peine réussies d'une autre race. Pourquoi des abdications d'ailleurs alors qu'une idée de perpétuité et de permanence absolues s'attache aux grandes masses ethnographiques qui ne veulent pas mourir ?

Quiconque visite nos nombreuses paroisses rurales, où la langue française est la seule parlée, où chacun nourrit la ferme volonté de continuer à demeurer ce qu'il est, se rend compte qu'il y a lieu d'entretenir de beaux espoirs pour notre race.

Les perspectives de notre avenir sont encourageantes, mais il ne faut pas que nous perdions de vue les conditions qui seules peuvent nous en assurer la possession; il faut que nous sachions le prévoir, cet avenir, et le préparer.

Le peuple canadien-français est appelé, en Amérique, à un développement qui ne peut se guider ni sur la marche historique des peuples de l'antiquité, ni sur l'évolution de l'Europe actuelle; tout au plus, les annales de notre passé peuvent-elles nous servir d'avertissements utiles.

Il est reconnu aujourd'hui en Europe que pendant des siècles, les bienfaits du droit et de la charité n'ont pas été connus des masses pourtant assoiffées, en ces temps-là comme aujourd'hui, de ce reflet divin indispensable au bonheur humain: *La Justice*. Il paraît évident aujourd'hui que le passé lointain de cette même Europe, avec ses perturbations périodiques, ses tourmentes, ses

guerres cruelles toujours renouvelées, exerça sur elle une funeste influence qui la conduisit à l'hécatombe actuelle.

Notre pays, au contraire, a été colonisé en des siècles de lumière et d'apostolat. Des pensées civilisatrices ont présidé à l'établissement des colons français sur les bords du Saint-Laurent, en Acadie, d'un Océan à l'autre.

Si l'on regarde, aujourd'hui, la glorieuse chevauchée de notre civilisation en marche, dans la perspective austère mais lumineuse de quatre siècles d'histoire, nous avons la certitude d'avoir enregistré des victoires. Nous constatons aussi que nous avons cet immense avantage de nous être assigné à l'origine un but noble et grandiose et d'avoir marché vers ce but d'une façon toujours ascendante.

La préoccupation de l'avenir, ne se présentait même pas à l'esprit de nos ancêtres. Des circonstances graves ne nous permettent plus, à nous, leurs descendants, de ne pas nous en inquiéter aujourd'hui.

Pendant cent cinquante ans, nos ancêtres ont combattu pour « Dieu et le Roi », selon l'admirable expression du temps; puis, pendant tout un siècle, ils ont lutté pour la conquête des libertés constitutionnelles qui sont théoriquement l'apanage de tout sujet britannique. Le traité de 1763 a fermé l'ère des expéditions guerrières et des faits d'armes héroïques du régime français. L'acte de la confédération de 1867 a seulement en *principe* mis un terme aux dissensions intérieures.

En 1867, le moment était venu pour nous de fixer un généreux idéal à l'activité de la nation, en fonction du nouveau pacte de la nouvelle alliance; d'affirmer par une initiative agissante, la vigueur de l'esprit français; de marquer la place que nous entendions prendre à côté de nos compatriotes de langue anglaise, dans la vie intellectuelle et économique de l'Amérique du Nord.

Qu'avons-nous réalisé depuis 1867 ? Comment avons-nous été traités par nos concitoyens ? C'est ce à quoi je vais tenter de répondre.

### Où en sommes-nous ?

Pour nous, il nous a manqué l'action coordonnée d'une élite intellectuelle à peine éclosée. Sauf dans l'élite religieuse, il nous a manqué l'impulsion d'une classe dirigeante vraiment éclairée et sainement patriote. Or, c'est précisément chez un peuple jeune, où tout encore est à créer, que l'existence d'une élite équilibrée paraît d'une impérieuse nécessité. Il ne s'agit de rien moins en effet, que de fournir à des forces nouvelles des états-majors de valeur et une direction d'ensemble que rien ne saurait faire dévier.

Les hommes qui ont pour mission d'influer sur des destinées nationales, doivent voir haut et loin. En plus d'une noblesse instinctive de sentiments, ils doivent posséder une culture certaine et une expérience approfondie des hommes et des choses, sinon, ils ne sauront pas dégager des nuages créés par les questions d'intérêts immédiats la pensée de l'avenir.

Il est avéré, que nous traversons, en ce moment, une période difficile; nos progrès dans le domaine intellectuel pour étonnants qu'ils soient, se révèlent encore trop lents, et l'on peut dire que du côté matériel, il y a déchéance.

Au reste, le Canada français perd de cette attraction d'autorité qu'exercent les patries bien définies possédant en propre des symboles de ralliement qui unissent toute la nation.

Si les citoyens d'origine canadienne-française, assimilés et fondus dans la grande république américaine, peuvent choisir quand il leur plaît, d'être uniquement des hommes d'affaires prévoyants et habiles; les Canadiens français du Canada, aspirant à un développement intrinsèque comme entité nationale, ne le peuvent pas et ne le doivent pas.

L'esprit français, vous ne l'ignorez pas, a des qualités incomparables de clarté, d'ardeur, de générosité, et notre idéal devrait consister à faire pour l'Amérique, ce que la mère-patrie a fait pour l'Europe: c'est-à-dire d'édifier ici une civilisation, sur plusieurs points supérieure à celle des peuples qui nous entourent. Mais avant de jouer ce rôle, il faudrait nous affirmer dans nos propres frontières.

A cette époque, où tous les partis se préoccupent de problèmes sociaux, nous qui possédons l'égalité et la fraternité des philanthropes, nous, à qui le passé n'a rien laissé à détruire, nous dont l'histoire généreuse ne provoque aucun remords, nous pouvons et devons désormais, tout en nous

éclairant d'un sage altruisme, travailler d'abord à consolider notre avenir sur la base de la solidarité nationale canadienne-française.

Pour un voyageur qui a passé quelques années en Europe, il était facile de constater combien dans les vieux pays d'Outre-Atlantique, avant la guerre, toutes les activités étaient entravées par les cadres acceptés, les opinions reçues, les préjugés consacrés, les clans organisés; combien les facultés d'action étaient circonscrites; combien d'entraves conventionnelles s'opposaient aux élans généreux et spontanés; combien, en somme, la démocratie et la liberté n'avaient plus de sens.

A côté des esprits généreux, des penseurs robustes et des savants dont l'œuvre élargissait sans cesse sa trouée lumineuse dans les ténèbres, s'agitaient des légions d'esprits subtils et dissolvants, de dilettantes névrosés, de sectaires cyniques, s'évertuant à distiller le doute, le mystère, la négation.

L'œuvre que nous, Canadiens français, devons accomplir ici, est au contraire une œuvre saine, vivifiante, virile! Il nous faut rassembler et consolider les éléments de tout un peuple, réunir mille activités égarées, grouper les tenacités en détresse, organiser au profit de tous, nos abondantes richesses naturelles, afin de sortir la nation de la médiocrité; il nous faut un vaste programme d'action concertée que devront réaliser nos hommes politiques de demain. Bref, il nous faut désormais une patrie forte, prospère, et surtout respectée! Voilà pour nous!

### La part de nos associés de 1867

Dans une petite brochure intitulée: *Canadian Nationality* et publiée 20 ans après la Confédération et au moment de l'affaire Riel, un anglais, Monsieur Charles J. Binmore, écrivait ce qui suit: « La population de la province d'Ontario, la province la plus importante du Dominion, est absolument antifrançaise. Les sentiments d'antipathie et de défiance qu'entretiennent les Canadiens français vis-à-vis de leurs compatriotes anglais, leur sont cordialement rendus par ceux-ci, avec, en plus, cette addition d'un mépris hautement exprimé ».

Je ne saurais dire, à l'heure présente, si les sentiments prêtés aux grands-parents des habitants actuels de l'Ontario par Monsieur Binmore peuvent être encore généralisés, mais c'est, en tout cas, l'opinion de plusieurs qui s'autorisent, sans doute à tort, d'être les porte-paroles de l'opinion de la Province voisine. Par ailleurs, certains journaux de la Province d'Ontario croiraient manquer à leur mission d'organes accrédités, s'ils négligeaient de publier de temps à autres, quelque article injurieux à l'adresse des Canadiens français. Le plus souvent, ils ne se mettent pas en frais d'imagination . . . Ils se contentent de rééditer des slogans irritants, compromettant toujours la coopération amicale, sincère et efficace que l'on pourrait espérer entre les diverses factions d'un pays qui, depuis 1867, à cause de cela, cherche encore sa voie.

A côté de ce témoignage de Monsieur Binmore, il y en a d'autres. On trouve celui-ci, par exemple,

de Monsieur Grierson, du Bureau de l'Information, donné à New-York récemment et qui est tout à fait l'antithèse du premier. Je cite: « Up in Canada we « have an internal problem which in sometimes « *stupidly* referred to as the problem of French « Quebec » (. . .) « Our Anglo-Saxon minority, « which is no greater than the French one but « possesses that degree of *messianic self certainty* « which seems to be inseparable from the Teuton « peoples, talks loosely of the French Canadian « Problem, the problem of course being simply « that the Frenchman will not speak or think or « believe like the Anglo-Saxon. For my part I think « the problem is an Anglo Saxon problem rather « than a French one. The French learn to speak « English; they go to great lengths to understand « the Anglo Saxon viewpoint but you may take « it that the last thing we Anglo Saxon Canadians « do is to return the compliment . . .) We take « what we can from French Canada but in the « last resort we give it little in return ».

Ceci n'est pas nouveau. Nous savons tout cela depuis longtemps.

### Nos sentiments

Quant aux véritables sentiments des Canadiens français pour leurs compatriotes d'origine anglaise, ceux qui, parmi ces derniers, se donnent la peine de les sonder en toute franchise, savent qu'ils ne comportent aucun mépris pour eux. D'ailleurs, chaque fois qu'un Anglo-Saxon veut, de bonne foi,

prendre contact avec les nôtres, que de préjugés semblent s'effacer.

Au reste, pourquoi aurions-nous du mépris pour nos concitoyens, nous dont l'éducation si elle enseigne la fierté nationale, prêche avant tout l'amour du prochain ?

Dans le plus grand nombre de paroisses rurales de la Province, il n'existe aucune famille anglaise et par conséquent on ne s'y croit pas tenu de rien éprouver à l'égard de gens que l'on ne connaît guère. Ailleurs, dans les cantons où la population est mixte, on est habituellement très cordial envers nos concitoyens.

Cela tient, voyez-vous, aux dispositions de notre nature plutôt portée à aimer qu'à haïr et, affirmons-le bien haut, aux qualités de notre esprit français, esprit curieux, enjoué, primesautier, généreux, se complaisant à voir sans animosité les aspects des êtres et des choses de la vie.

Dans nos villes, surtout à Montréal et à Québec, il existe sans doute un certain nombre d'anglophobes. Mais une animosité qui prendrait naissance dans l'envie, l'hérédité, les préjugés religieux, ne se rencontre guère chez les Canadiens français. Par contre, elle est toujours le résultat de sentiments blessés, de fierté mortifiée, par suite d'injustices subies, d'insultes reçues, d'outrages publiés dans des livres ou des journaux anglais, ou dits dans des déclarations officielles à la manière de celui par exemple rappelant le combat des Plaines d'Abraham, exprimé à Toronto récemment, par ce Lord sans patrie, fixé, hier, à Calgary, puis à Ottawa; aujourd'hui, à Londres; demain, n'im-

porte où, mais sûrement là où les honneurs et l'argent pourront profiter à des consciences de trafiquants internationaux.

Il y a un certain nombre d'années, à une époque où les journaux anglais étaient particulièrement agressifs et se permettaient assez souvent contre nous des insinuations blessantes, des traits perfides (que nous ressentions évidemment plus qu'il ne fallait), un brave citoyen de Montréal prit sur lui de rappeler à nos détracteurs ce que nous étions et ce que nous valions dans ce pays où nous sommes les premiers occupants. J'aime ces explosions de patriotisme irrité mais courtois dont nous sommes capables et souvent coutumiers. Tout le monde se rappelle à ce propos les répliques vengeresses d'un Louis Francœur à la radio nationale. Répétons ces gestes chaque fois que nécessaires. Il en reste toujours quelque chose de bon pour nous.

### Ce que nous sommes

Jusqu'ici, la race française a fait de grandes choses, et comme peu de nations, elle a su produire des hommes de prestige, de culture, voire même de génie, jouant dans les destinées du monde, des rôles de premier plan. Pourquoi alors, nous, qui représentons dans l'univers un des fleurons français les plus caractérisés, nous laisserions-nous brimer par quelques fanatiques complètement désapprouvés d'ailleurs par la Couronne elle-même et les ambassadeurs des pays européens, témoins attristés chez nous des humiliations dont nous sommes si souvent victimes ? Au surplus, qui peut s'affirmer le droit

de nous empêcher de fournir au Dominion, demain comme hier et comme aujourd'hui, notre contingent d'hommes marquants dans toutes les sphères.

Personne ne conteste notre loyauté envers le Canada; notre contribution en hommes et en argent aux conflits du passé et à la guerre actuelle en fait foi. De plus, notre part utile dans le mouvement économique du pays, nos qualités nationales, nos vertus pacifiques, tout cela enfin n'est-il pas admis avec la meilleure grâce du monde par tous les diplomates étrangers qui se sont succédé au Canada depuis 1867 et par le Roi George VI lui-même qui, dans un magnifique discours en langue française, lors de sa visite au Canada, concrétisait la pensée anglaise officielle à notre endroit ?

Dans ces conditions, ma foi! pourquoi tant d'insultes et de conspirations malicieuses d'un côté, et pourquoi tant de défaitisme de notre part ?

Il est vrai que dans le domaine économique, par exemple, nous n'avons plus le courage de nos ancêtres. Cela est dû à bien des causes que nous connaissons. Nous dénoncerons, un jour, celles qui ne dépendaient pas de nous mais qui furent le résultat de combines savantes, préméditées. Pour un, j'ai vécu à l'occasion de la dernière guerre l'exploitation organisée de nos producteurs de fromage de la Province de Québec par les agents du consortium secret des produits laitiers, dirigés par une maison de la métropole dont le bureau chef est à Londres et qui a fait perdre des millions aux nôtres. J'ai vécu aussi la période de conspiration des grands magasins de Montréal pour amener le public de l'Est dans l'Ouest, avec la complicité

savante d'une compagnie de transport en commun, ce qui a fait tomber dans l'oubli nombre de belles raisons sociales canadiennes-françaises. Heureux encore que nous en ayons conservé quelques-unes!

Il est temps que l'on sache que nous compterons bienrôt près d'un millier de licenciés en Sciences Économiques et Commerciales pour qui, les roueries clandestines de cette espèce s'analysent aussi sûrement qu'un bilan annuel.

Par l'affaire des Plaines d'Abraham de la « Nouvelle France », chère à Monsieur Bennett, nous ne nous sentons aucunement diminués; nous n'avons abandonné la lutte qu'après des combats de dix contre un et un siècle et demi de victoires éclatantes! Que l'on cesse donc de nous dire, comme si nous habitions une « France Nouvelle occupée », « que les Canadiens français se rappellent qu'ils ont été vaincus en 1759 et qu'ils agissent en conséquence ». Oui, nous sommes fiers de notre passé militaire comme doivent l'être des fils de soldats. Nous sommes fiers de nos héros d'hier comme de nos héros d'aujourd'hui. Ces derniers, en uniforme sur les champs de bataille s'ils sont estimables et de bons Canadiens pour les gouvernants, les hauts fonctionnaires fédéraux et nos concitoyens de langue anglaise, devraient l'être tout autant, lorsque après les combats les plus sanglants de l'histoire, ils rentrent dans leurs foyers, reprendre, entourés des leurs, une existence paisible de citoyens canadiens fiers de leur patrie sans doute, mais aussi fiers de leur race. Pourquoi s'étonne-t-on en temps de paix seulement, de leurs justes revendications? Pourquoi ces alternances

de violence et d'indulgence ? Pourquoi ce jeu du chaud et du froid ? Pourquoi cette politique d'antithèse ? Pourquoi ce faux libéralisme fait de calculs subtils sait-il si habilement octroyer avec parcimonie ou libéralité suivant le cas, des libertés progressives, certains droits d'initiative, certains honneurs fastueux mais peu coûteux, alors qu'il serait si simple d'agir toujours avec nous, en toutes circonstances, avec loyauté, justice et même camaraderie !

Nous ne voulons plus d'un injuste sort, ni de droits déniés.

Dans l'autre lutte, émanant de la première et qui se continue sans relâche ni trêve, lutte lancinante, pacifique et tenace, bataille où aucun rang n'est assigné, où chacun peut choisir son adversaire, où tous, vainqueurs et vaincus sont mêlés, confondus et meurtris, bref, dans cette concurrence pour la fortune et pour le bien-être, et ces combats pour la reconnaissance de notre status d'autorité en ce pays, nous avons nettement le dessous.

Lorsqu'il s'agit d'établir une statistique, après des coups durement portés, lorsqu'il s'agit de constater la part du butin, nous sommes obligés de nous rendre compte que c'est uniquement sur la base d'unité d'origine et de langue que la division se fait, chez les autres, et que nous, qui donnons toujours largement, nous restons les mains vides.

De cette façon, l'esprit dominant au Canada qui estime les hommes en raison de la somme des richesses qu'ils possèdent, semble vouloir nous assigner à perpétuité, un rang inférieur dans l'échelle des peuples de ce continent.

Comme il nous serait facile de nous en consoler, si, par la création de richesses d'un ordre élevé, nous parvenions à prendre un rang honorable parmi les peuples du monde, si, sans dédaigner l'économique, pour chaque trustard éphémère qu'on nous offre parfois, nous pouvions offrir proportionnellement à notre population, un homme distingué, un penseur, un artiste, un savant, un industriel humanitaire et chrétien; mais, comme je l'ai dit plus haut, par suite de l'absence de coordination de nos valeurs, par la destruction trop fréquente de celles qui malgré tout émergent, par la division dans nos rangs, par le laisser-aller et l'infiltration chez nous d'aventuriers et de faux luminaires étrangers, par l'aggravation continuelle de notre infériorité dans les sphères industrielles et commerciales,—résultant du sabotage de nos prérogatives,—notre fierté qui, si longtemps, a été notre force, ne tend-elle pas à s'atténuer ?

C'est que les courages faiblissent, que les convictions ne sont pas ardentes et que les directives unanimes de chefs, nous manquent.

Constatons pour l'instant que les peuples nord américains, à l'exception du nôtre, se sont fondus en un tout singulièrement uniforme et qu'ils produisent, après un siècle de matérialisme intense, un bruit assez lugubre: celui des luttes des corsaires de la finance, celui des luttes de classes, celui de l'asservissement des masses dominées par les trusts et les cartels.

D'aucuns vous diront qu'il a toujours été absurde que tous les hommes acceptent l'humanité entière comme famille et l'univers comme patrie.

Le culte de la plus petite des patries, est le seul que professe, à proprement parler, l'âme des masses.

Chez nous, le désarroi vient surtout du fait qu'on nous demande d'aimer à la fois une patrie véritable et certaine que nous connaissons bien dans nos cœurs et conscience et où partout on nous accueille avec joie, et une autre plus vaste, que nous ne connaissons guère, qui nous est souvent hostile et dont les avantages officiels de citoyens égaux garantis par contrat nous sont si souvent refusés.

Un bon nombre de nos organisations nationales, par surcroît, paraissent s'imaginer qu'en bataillant les unes contre les autres, ils assurent l'avenir de notre patrie de tradition. Voilà qui explique le peu de progrès accomplis dans la Province de Québec. Qu'au contraire, tous ceux qui sentent dans leur poitrine battre un cœur ardent et généreux, s'associent à l'œuvre commune! Lorsque nous serons unanimes sur nos propres questions nationales, il nous sera plus facile de comprendre les problèmes de toute la nation canadienne. En somme, quand l'ordre sera rétabli dans notre propre maison, nous nous permettrons de fréquenter nos voisins et de nous entendre avec eux. Honnis soient donc tous les fauteurs de discorde, du dedans comme du dehors. Il ne faut plus qu'ils aient l'occasion de nous diviser plus longtemps.

J'implore mes jeunes compatriotes, car l'avenir du Canada français est dans sa jeunesse, d'être des ouvriers intelligents, partisans de l'entente unanime chez nous, épris de leur œuvre et intéressés au résultat que je leur propose.

D'ailleurs, l'œuvre de demain sera moins ingrate pour eux que celle de toutes les générations précédentes.

Alors qu'autrefois nous n'avions que des professionnels dits de professions libérales et que les grandes activités économiques nous étaient pratiquement interdites, sauf par quelques tolérances, souvent de compromission, nous avons notablement évolué. Ce qui manquait à la nation, nous l'avons désormais: mille polytechniciens groupés, mille H.E.C. organisés, des milliers de techniciens associés, des centaines de diplômés en sciences sociales et politiques, bref, une pléiade de spécialistes des questions sociales financières, commerciales, industrielles. Nous avons aussi d'imposantes organisations ouvrières et agricoles, de puissantes coopératives d'épargne, de crédit, de production, de consommation; des chambres de commerce actives et rayonnantes, des organisations commerciales efficaces; enfin, des cadres attestant les progrès d'une civilisation en pleine marche vers sa destinée.

Nous ne permettrons plus à l'avenir, les hommes de ma génération, que se donnent les coups durs, les coups bas qu'ont dû encaisser nos hommes des générations qui nous ont précédés dans le domaine économique, et qui ont eu pour conséquence de faire périr d'une façon souvent inique, un très grand nombre d'entre eux, soit dans des tractations inavouables, ou des faillites commerciales et industrielles humiliantes pour notre fierté nationale, ou encore par des éliminations ténébreuses au profit des grands monopoles.

Nous avons maintenant les éléments indispensables de défense de nos intérêts économiques, comme nous avons eu dans le passé, aux heures critiques, d'abord, nos admirables équipes de défense religieuse, puis nos brillantes élites de défense de nos droits civils, enfin, nos savants états-majors de défense de nos droits constitutionnels.

Dans ces trois domaines, nous nous sommes affirmés des lutteurs généreux, loyaux, tenaces, invincibles.

### L'avenir

Pour l'heure présente, nous allons, en dépit de certaines circonstances pénibles et même parfois injurieuses pour nous dans les domaines militaire, social, économique et politique, continuer pour la cinquième fois depuis 1760 (1775 et 1812 où nous avons sauvé le pays deux fois pour nous-mêmes, mais surtout pour les autres; 1899 où nous avons contribué à une guerre dont les buts étaient discutables; 1914 où nous avons particulièrement souffert; enfin, 1939, dont vous connaissez les péripéties), nous allons, dis-je, pour la cinquième fois, depuis 1760, continuer à effectuer notre part de sacrifices nécessaires pour sortir le pays de l'impasse où il se trouve.

Désormais, toutefois, qu'il soit bien entendu et bien compris que nous ne voulons plus à aucun prix figurer en parents pauvres,— alors que nous avons des droits incontestables d'associés égaux — dans la grande communauté canadienne résultant

de l'esprit du pacte confédératif de 1867, ce pacte qui n'a jamais été respecté intégralement dans aucune des sphères de l'activité du pays, chaque fois que nous, Canadiens français, étions concernés.

Ce contrat vaudra-t-il plus un jour qu'un chiffon de papier ? Quant à nous, nous tenons à respecter nos engagements. Nous voulons désormais être considérés à chance égale, dans des discussions à jeu ouvert, car nous avons enfin saisi qu'il est inutile de tergiverser encore pendant 75 ans avec certains éléments douteux. Nous ne serons plus dupes, non plus, de combinaisons subtiles, économiques ou pis encore, politico-économiques où toujours nous avons eu le dessous, où toujours nos droits ont été sacrifiés.

Il nous faudra, les hommes de ma génération, réagir de la façon la plus complète et la plus immédiate contre toute ingérence, bas procédés, ou brimades officielles susceptibles d'amoinrir l'égalité de nos droits dans ce pays.

### Le grand armistice

C'était hier l'anniversaire de l'armistice. Un autre armistice sonnera bientôt. Ce sera le grand armistice universel, aurore d'un monde nouveau et meilleur plaise à Dieu, basé sur l'application des libertés *promises* de la Charte de l'Atlantique. Cette Charte n'aura de valeur à nos yeux que si on l'applique pour nous, Canadiens français, autant que pour le reste du monde.

Après la guerre, débarrassés de nos soucis extra-territoriaux, nous aurons à nous concentrer sur

nous-mêmes. Ici, au Canada, nous devons alors, groupements ethniques divers de ce pays, nous rencontrer, nous regarder dans les yeux sans arrière-pensée, dans le but de nous comprendre enfin, car il ne s'agira de rien moins cette fois, que d'une entente ou bien d'une lutte sourde, désespérante et destructrice pour le pays.

Les uns devront sans doute cesser de s'isoler; mais les autres devront comprendre notre situation et nos droits. A « l'égalité de sacrifices correspond l'égalité de bénéfices ». C'est sur cette base que se font les contrats. C'est à ce prix seulement que nous pourrons collaborer, car, répétons-le, nos contacts passés, avec leurs cortèges de désenchantement et de déceptions, ne nous incitent guère à avoir recours encore aux mêmes renoncements, qui n'ont servi jusqu'ici, qu'à nous amoindrir aux yeux du monde civilisé et surtout des peuples de ce continent.

Si sur cette base, et sur cette base seulement, la collaboration est impossible, nous verrons, et ce ne sera pas nous qui l'aurons voulu, un Canada français, séparé d'esprit et de cœur sinon de forme constitutionnelle, qui un jour se trouvera dans l'obligation morale de proclamer son indépendance au même titre que les nombreuses républiques latines de l'Amérique du Sud, de l'Amérique Centrale et du Mexique, où 145 millions d'hommes de Latins cette fois, vivent à l'unisson de nos sentiments, de notre religion, de notre culture, de nos nobles aspirations.

Peut-être ai-je été forcé d'émettre ici de dures vérités. Peut-être ai-je froissé quelques susceptibilités. Qu'on me le pardonne.

Ce serait un enfantillage ridicule que de vouloir cacher plus longtemps notre état et surtout de vouloir nous le dissimuler à nous-mêmes et aux autres. Nous en avons assez!

Il faut, au contraire, nous rendre compte des maux dont nous souffrons, des malheurs dont nous sommes menacés et mettre à nu nos plaies, si nous voulons en trouver la guérison.

Puissiez-vous ne voir dans le thème de cet article, qu'un ardent appel à l'unité de pensée et d'action pour la sauvegarde et la prospérité des nôtres.

Nous voulons combattre l'injustice sans créer la panique! Le Canada périra dans la haine et l'iniquité, ou il prospérera dans l'amour et la pratique de la Justice.

Armand VIAU

## COMPAGNIE DE BISCUITS STUART Ltée

BISCUITS GATEAUX TARTES



**Marcel ALLARD,**

chef à la production

295 Laurier ouest -

**Alfred ALLARD,**

président et gérant gén.

- - - Montréal

## Quand M. Sandwell parle d'immigration...

M. B. K. Sandwell, directeur du *Saturday Night* de Toronto, a fait à Montréal mercredi soir, le 10 novembre dernier, une série de déclarations qui valent la peine d'être relevées et rectifiées. M. Sandwell était l'invité du Comité des Réfugiés; il a plaidé avec une éloquence qui paraît à certains moments, avoir dépassé les bornes du sérieux, la cause assurément fort sympathique des réfugiés étrangers qui veulent être admis au pays.

Le conférencier a déclaré que les conditions posées par le gouvernement canadien à l'admission des réfugiés, sont « inhumaines », parce que ces conditions exigent que l'immigrant qui se présente aux portes du pays possède quelque bien pour lui permettre de subvenir à ses premiers besoins et l'empêcher de tomber à la charge de la charité publique.

M. Sandwell nous permettra bien de lui faire remarquer que cette prudence est très humaine, au contraire. Elle consiste à dire au réfugié qui vient chercher asile chez nous: « Mon ami, le Canada n'est pas un pays de cocagne; la vie n'y est pas toute gagnée d'avance. Et avant que tu puisses y gagner quelque chose, il te faudra chercher quelques jours; pour ça, il te faudra au moins de quoi te sustenter en attendant ta première paie. Inutile donc de te déranger pour te trouver ici dans le besoin, on ne peut pas t'admettre les mains vides, ce serait te tirer de ta gêne actuelle pour te

rejeter dans la misère. C'est ça qui serait inhumain ».

Telle est la prudente politique canadienne à l'égard des immigrants. Qui pourrait y trouver à redire ? C'est la plus généreuse possible, pour quiconque n'a pas perdu tout contact avec cette dure maîtresse de l'existence qui s'appelle la réalité.

Mais il est vrai que M. Sandwell semble avoir assez de mépris pour la réalité des choses ; sa générosité se déploie dans un domaine idéal qui tient apparemment pour négligeables les faits et la nécessité, tels qu'ils sont.

Car dans sa conférence, ce monsieur a déclaré que ce qui inspire aux Canadiens cette prudence qu'il juge « inhumaine » dans l'admission des réfugiés, ce sont les crises de croissance que nous avons subies en 1913, 1920 et 1921. Voilà exactement ses paroles : « Les dépressions de 1913, 1920 et 1929 nous ont laissés avec la crainte que nous ne puissions pas être capables d'admettre une population beaucoup plus considérable que notre population actuelle ».

Précisément, on ne saurait mieux dire, pour justifier la prudence des autorités de l'Immigration canadienne, que de rappeler les crises passées, en partie causées par une immigration intensive qui agit sur notre économie comme un afflux de sang trop violent pour notre jeune organisme. Tout doit se faire selon le temps ; d'autres pays ont pratiqué une politique d'immigration intensive. Ils se sont ainsi jetés dans les embarras les plus angoissants. Le Canada a fait lui-même assez d'expériences en ce domaine, parlons comme M.

Sandwell, pour qu'au moins il profite aujourd'hui de ces leçons chèrement payées en millions de secours aux chômeurs.

Nul ne conteste que le Canada soit un grand pays. Mais si M. Sandwell l'avait parcouru à pieds, comme nos chasseurs, nos arpenteurs-géomètres, nos bûcherons et nos missionnaires, il saurait que la portion de terre profitable en Canada est extrêmement basse. On ne peut calculer la population possible d'un pays sur sa superficie géographique. Car alors, autant vaudrait planter cent millions d'hommes dans le Sahara.

Il reste vrai qu'avec le temps les richesses naturelles de notre pays se développeront et fourniront une vie prospère au double ou au triple peut-être de nos douze millions de population actuelle. Mais cela, pour être durable, devra demander du temps. Et pour que la population future du Canada demeure homogène, pour qu'elle ne constitue pas une foule anonyme, vrai bouillon de culture de tous les troubles politiques et sociaux, il faut qu'elle n'admette en son sein que des éléments limités et choisis, pas des millions d'inconnus.

Aussi bien le Canada ne pourra nourrir d'autres millions de gens que dans l'avenir. Or dans l'avenir la population canadienne, dont l'accroissement naturel est considérable grâce à la forte natalité canadienne-française, aura naturellement doublé ou triplé même. Il serait « inhumain » au premier chef de donner tout-de-suite à d'autres, les richesses naturelles que notre premier devoir moral est de garder pour nos enfants.

Nos ancêtres ont eu le courage de se jeter à main nue dans un pays stérile dont ils ont fait une des contrées les plus fertiles de la terre, dans sa partie cultivable. Nous avons le devoir de continuer leur œuvre, et nous avons aussi le droit d'en bénéficier. Tandis que nous coupions du bois, les Allemands faisaient de la musique, les Hongrois faisaient la guerre, les Polonais expérimentaient la discorde civile, les mille race de la vieille Europe s'amusaient. Aujourd'hui nous bénéficions de notre labeur persévérant. Qu'y a-t-il d'inhumain à cela ?

Et nous voulons que les fruits de notre labeur aillent d'abord à nos enfants. Qui donc aurait l'insolence d'y trouver à redire ?

Enfin nous prévoyons que, si Dieu nous prête vie, nous aurons beaucoup, des millions d'enfants, de « vrais » Canadiens, ceux-là. Qui encore pourrait sérieusement trouver quelque chose d'inhumain là-dedans ?

Et si la secrète pensée de M. Sandwell et de ses amis est que précisément les familles canadiennes-françaises sont trop prolifiques pour la « prudente » natalité des Anglo-canadiens, rien de plus simple à arranger. Que M. Sandwell ne perde plus son temps à faire à Montréal, des conférences qui ne riment à rien, et qu'il reste à Toronto, pour y faire à ses concitoyens des causeries sur le devoir « humain », cité aux premières pages de l'Écriture Sainte, de procréer et de multiplier le nombre des hommes. Voilà un passage de la Bible que les protestants paraissent avoir peu pratiqué.

Le champ de la procréation est ouvert à tous les hommes de bonne volonté. Dans la course à la

natalité, ce n'est plus comme à Fontenoy, les familles anglaises ont autant que nous le droit de « tirer les premiers ». Nous serons assez « humains » pour nous réjouir de voir augmenter le nombre des enfants dans les familles de langue anglaise, même si le nombre des chiens devait s'en trouver diminué.

Et puis il y a autre chose. Les réfugiés sont bien intéressants, dit-on; pas tous. Il faut s'entendre. Il y a parmi eux des victimes et des coupables. Les coupables sont ceux qui furent, au moins pour leur part, responsables de l'état de désordre dans lequel l'abandon de la morale religieuse a jeté la vieille Europe. Ces réfugiés si guériront-ils de leur vice politique en changeant de patrie ? Ils ont tous eu part aux discordes qui ont déchiré leur pays d'origine; seront-ils plus sages dans le nôtre ? L'expérience enseigne au contraire que les réfugiés de tous les temps et de tous les pays transportent avec eux les tristes tares du malheur dont, ne l'oublions pas, ils furent au moins partiellement responsables. Ils nous arrivent les mains vides de tout bien, ayant souvent passé leur vie à conspirer au lieu de travailler. Mais ils ont le cœur plein de haine; et tout le monde sait que ce seront dès leur installation les premiers enragés contre nos institutions. Les réfugiés mordent toujours la main qui les nourrit. Notre littérature classique, qui nous donne plus d'expérience vraiment « humaine » que l'instruction faussement « pratique » des Anglo-saxons, nous apprend qu'un peuple est toujours mal inspiré de « nourrir un serpent dans son sein ».

Monsieur Sandwell a voulu porter à la température d'un débat passionné, une question qui aurait dû garder le ton de la discussion libre. Il a pris le risque d'attirer sur ses protégés, quelques vérités réelles. Il les aura.

Les réfugiés sont en grande partie des exilés politiques, victimes de leurs propres excès. Ils ont souffert de grands maux; leurs persécuteurs sont des criminels; tout cela est fort bien. Mais ils ont eu deux torts: d'abord ils ont voulu expérimenter la révolution dans leurs pays. La très grande majorité de ces gens-là, au lieu de travailler paisiblement ont fait de la politique. Ils ont perdu; mais ils refusent d'accepter aujourd'hui la conséquence naturelle des défaites politiques, qui est l'ostracisme.

Leur deuxième tort, une fois accomplies les conséquences de leurs « expériences sociales », socialistes, communistes, démocratiques ou autres, fut de fuir, au lieu de combattre, au lieu de se défendre. Ils étaient impuissants? Qui nous le dit. S'il y a aujourd'hui des millions de réfugiés, des millions d'hommes ne sont jamais impuissants devant leurs persécuteurs, à moins que ce soient des lâches. Et nous n'avons pas besoin de sans-cœur en Canada. Un pin de soixante pieds est plus dur à abattre qu'un espion nazi.

La persécution, l'invasion, nous autres Canadiens-français, nous pouvons en parler. Nous avons subi tout cela. Mais nous n'avons pas fui notre terre natale. Nous l'avons défendue, nous nous y sommes maintenus. Et après avoir contraint un agresseur cruel à nous ménager, puis à nous respecter, nous lui avons pardonné généreusement,

et nous avons partagé avec lui les fruits de nos communs travaux. Car la politique, chez-nous, n'a jamais empêché les pères de familles de gagner le pain de leurs enfants, ni les citoyens de rechercher la concorde entre eux.

Aussi bien ces réfugiés pourraient au moins s'engager dans les armées alliées, s'ils veulent se montrer le moins dignes de la pitié que leurs amis nous réclament avec des mots un peu gros pour une cause aussi douteuse, pour ne pas dire plus. Qu'ils fassent donc la guerre, comme l'armée française d'Afrique.

Ils sont isolés ? Qu'ils fassent du sabotage comme les Français ! C'est dangereux ? La guerre est toujours dangereuse, et nos soldats qui se font tuer pour d'autres en Italie le savent fort bien ; ils acceptent cette tâche par discipline civique à l'égard d'un gouvernement qui est juste assez digne pour mériter l'obéissance.

Les réfugiés ne peuvent faire la guerre parce qu'ils sont trop jeunes, ou trop vieux ? Nos gars de 18 ans sont sous les armes. Il y a des hommes de cinquante ans dans nos armées. Les réfugiés européens pourraient au moins faire dans « leur guerre », ce que nous faisons nous, pour la guerre de tout le monde.

Il y a toujours un bout pour se laisser achaler par des prédicants aussi gauches qu'enragés. A les entendre, nous qui nourrissons les Grecs, les familles hindous, nous qui donnons des milliards aux Anglais, nous serions « inhumains » ? Si c'est tout ce que mérite un peuple qui fait plus que tous les autres dans une guerre qui le regarde moins

que bien d'autres, nous nous souviendrons que certaines gens n'en ont jamais assez. Si Saint Martin leur donnait la meilleure moitié de son manteau, ils voudraient lui arracher le lambeau qui lui reste. C'est bien comme le dit un proverbe de par chez-nous: « Faites du bon aux cochons, ils viendront salir votre perron! »

Mais M. Sandwell, qui n'a que l'excuse d'un étrange aveuglement pour avoir proféré tant d'insanités, en a poussé une, un peu plus forte que les autres. Imaginerait-on que cet individu nous menace, si nous continuons d'être « inhumains » comme il dit, à l'égard des réfugiés, de nous priver désormais du droit d'arborer l'Union Jack, le drapeau britannique ? Comme représailles, il aurait pu trouver pire. Il avait une belle occasion de nous rappeler que notre drapeau national historique, le Carillon, n'est pas encore admis officiellement comme drapeau du Canada ; et que de ce fait notre pays est encore sans drapeau national. Les tenants de l'« Union Jack » apprécieront selon leur point de vue l'élégance avec laquelle les conférenciers de Toronto savent mettre les pieds dans les plats.

Pour nous, la suggestion de M. Sandwell, de remplacer le drapeau anglais par le véritable drapeau canadien sur nos mâts d'honneur, sera trouvée assez bonne pour lui faire pardonner le reste. Mais qu'il ne vienne plus, ni ses pareils, nous injurier avec son « humanitarisme » furieux. Car quiconque vient dire des sottises à Montréal, même s'il les dit en anglais, trouvera toujours chaussure à son pied.

Et pour ce qui est des réfugiés, pourquoi ne choisiraient-ils pas des avocats moins gaffeurs ? Répétons qu'il y a parmi eux des cas de misère réelle ; le Canada y fait sa part, sa belle part, comme on l'a rappelé plus haut. Si nous pouvons faire plus, nous en sommes ; encore du blé pour les réfugiés faméliques, des vêtements pour ceux qui sont nus, tout ce qu'on voudra. Et pour les plus dignes de cet honneur, qu'on fasse place à un certain nombre d'entre eux, pourvu qu'ils nous fournissent la preuve de leur bonne volonté et qu'ils aient au moins un peu de quoi s'aider eux-mêmes ; cela est très bien, cela se fait d'ailleurs, et nous en sommes.

Mais l'intempestive sortie du journaliste torontois aura eu son utilité, puisqu'elle nous a permis de rappeler aux « Canadiens » de trop fraîche date, que l'on n'entre pas dans notre pays comme dans un moulin.

Jacques SAURIOL

# La dictature des dictatures

(fin)

## "Le marasme"

Un gouffre immense se creuse continuellement entre les pauvres et les riches, entre la propriété et la non-propriété, et qui ne semble plus franchissable car, chaque année, il s'élargit davantage. Certes, pauvreté et richesse, propriété et non-propriété, bref, cette sorte d'opposition exista de tout temps, mais on peut dire qu'elle est maintenant, en ce siècle de soi-disant progrès, devenue absolue.

Jadis, il y avait encore entre les pauvres et les riches plusieurs degrés intermédiaires, des transitions, mais aujourd'hui, on fait partie soit des possédants ou des non-possédants, et voilà précisément ce qui crée le « marasme ».

Autrefois, ce gouffre était comblé par la classe moyenne, par les rentiers, par les petits commerçants, par les paysans, par les professions libérales. Aujourd'hui, qu'entend-on par classe moyenne ? A l'exception de quelques négociants qui ont peine à se tirer d'affaire, elle comprend des employés et fonctionnaires supérieurs qui gagnent un peu plus que les autres à brimer leurs collègues, et à qui on ne reconnaît qu'un talent, celui de défendre les intérêts des riches, c'est-à-dire des possédants.

Ils ne forment donc pas un « pont », une transition, mais au contraire ils accentuent l'opposition, car ils veulent être « plus catholiques que le pape ». Nul, en effet, n'est plus sévère pour l'ouvrier ou

pour l'employé que celui qui émane de leur milieu. Les affranchis ne font-ils pas les meilleurs gardiens d'esclaves ?

Dans les grands centres manufacturiers et usiniers, les masses populaires naissent et grandissent dans des ténèbres morales dont l'épaisse fumée de l'usine est comme le symbole ; les exigences monotones du métier, le souci perpétuel du pain quotidien les emportent dans une sorte d'engrenage qui ne leur laisse même pas le loisir de penser. De plus, on aveugle et on dégrade systématiquement ces hommes, on les réduit au niveau de l'instrument qu'ils utilisent, car l'homme matérialisé et abaissé n'est-il pas plus facile à dominer, à asservir, à exploiter ?

On se rend compte de la présence de ce « marasme » non seulement par les chiffres, par la grandeur des fortunes, mais encore dans la vie de tous les jours. Tandis que la masse des ouvriers et des employés s'entasse dans les grandes salles et les ateliers des usines, tandis qu'ils fourmillent à pied, par milliers, chaque dimanche, sur les trottoirs, serrés les uns contre les autres, respirant l'air vicié de la rue, les riches s'enferment dans un isolement toujours plus grand.

Le capitalisme abuse de sa situation privilégiée pour maintenir le prolétariat sous le joug d'une loi d'airain qui condamne ce dernier à la faim perpétuelle dans le bagne du salariat.

Chacun de ces potentats, en dehors du temps où ils essaient de s'étrangler mutuellement selon le degré de leur conscience, veut avoir son propre parc, son propre lac, sa propre salle de musique :

tout contact avec les non-possédants, avec la masse, lui répugne. On grimpe à des hauteurs toujours plus grandes où l'air est de plus en plus rare, et d'où l'on ne voit plus la vallée que sous l'aspect d'une carte géographique: pour ces hommes des grandes altitudes, la terre, avec les hommes qui travaillent et qui vivent sur elle, n'est plus qu'une simple abstraction.

Les deux mondes: les possédants et les non-possédants, se séparent de plus en plus, s'isolent, se ferment l'un à l'autre et se développent comme deux formations si indépendantes, si repliées sur elles-mêmes, qu'elles ne se comprennent plus. C'est là le « marasme », une sorte de gouffre très profond qui divise chaque nation, un gouffre que les plus beaux programmes politiques ne sauraient plus franchir!

Le seul moyen de se faire une idée de l'ampleur de ce marasme serait de se jeter sans sourciller dans des statistiques, procédant autant que possible avec méthode, car la grande fortune étant en général dissimulée, ce serait folie de vouloir en pareille matière être complet.

Certes, il s'agit d'un procédé qui n'a rien de scientifique, mais qui, après tout, nous aiderait à pénétrer la structure sociale des nations.

Cette classification des potentats de la finance, cette énumération d'après leurs noms, leur rang, la fortune qu'on leur attribue, leurs liaisons avec les trois branches principales de l'économie, c'est-à-dire la propriété foncière, l'industrie et le commerce, ce travail en un mot révélerait « certaines choses » sur les caractères de la richesse,

sur sa naissance, son évolution, sa constance, son influence.

Un second classement en richesse nouvelle et ancienne, nous fournirait d'autres éléments intéressants. Il nous permettrait de découvrir les brèches par lesquelles pénètre la richesse nouvelle, et, par conséquent, du point de vue sociologique, les points faibles de tout le système.

Enfin, ce double classement ne nous permettrait-il pas de tirer certaines conclusions sur les sphères d'influence de l'oligarchie de la richesse dans l'ensemble de la vie économique, et, malheureusement, il faut bien le dire, aussi dans l'État ?

S'il existe, dans un îlot perdu, des régions reculées et inexplorées où vit une peuplade dégradée qui, au dire des voyageurs, paraît ne croire ni à la vie future, ni à l'âme, ni au devoir ; si, même au sein des sociétés civilisées, il se rencontre certains « outlaws » plus voisins de la brute que de l'homme, on s'empresse de citer ces exemples pour contester la légitimité et l'universalité des croyances indispensables dont vit le reste du genre humain. Mais, que peuvent prouver ces difformités morales contre la constitution normale de notre être ?

Si l'on pouvait citer un peuple civilisé chez lequel n'existe pas la notion du bien et du mal, on pourrait s'inscrire en faux contre les conceptions métaphysiques du bien et du mal, du devoir et de la vie future. Mais, cette preuve expérimentale, nous l'attendons encore.

Un homme en tue un autre, sans être provoqué ; il lui refuse l'hospitalité, ou, s'il la lui accorde, il en abuse pour le dépouiller ; il viole le dépôt qui

lui est confié. Que l'un de ces faits se produise en Europe, aux États-Unis, dans l'Inde, chez les Cafres ou chez les Chinois, il n'est pas besoin d'une loi écrite pour que la victime ou même les témoins de cet acte le condamnent et en demandent le châtement.

D'emblée, sans discussion, en vertu d'une évidence aussi incontestable que celle d'un axiome, ils déclarent que cet acte est un crime, qu'il est mal de le commettre, qu'il est bien de s'en abstenir, que l'auteur était libre de le faire ou de ne pas le faire, que son devoir était précisément de ne pas le faire et que la violation du devoir appelle une expiation.

D'ailleurs, personne ne s'attarde à cette série de raisonnements ou de déductions, et tous tirent immédiatement la conséquence du fait en arrêtant le coupable et en le livrant à la justice, avec autant de certitude et de tranquillité que s'il s'agissait d'affirmer que deux et deux font quatre, qu'il fait jour en plein midi ou qu'il n'y a pas d'effet sans cause. Pourquoi n'en serait-il pas de cette manifestation de justice pour les grands voleurs et pour les grands spoliateurs officiels ?

Ce qui a toujours frappé, étonné et presque scandalisé l'esprit humain, c'est le contraste déconcertant entre l'ordre admirable de l'univers et le désordre profond qui règne dans l'humanité. D'un côté, l'immensité ; de l'autre, un point dans l'espace et sur ce point des atomes qui s'agitent ; d'un côté, une harmonie indéfectible attestant une puissance et une sagesse infinies ; de l'autre, une véritable anarchie.

Le monde savant ne s'étonne plus de rien et ne formule plus de doctrine absolue et exclusive; il s'abstient avec soin de nier l'existence du monde supra-sensible, échappant ainsi aux prises de ses investigations et de ses expériences. Mais, ce que les vrais savants, dans la plénitude de leur science et de leur tolérance, s'abstiennent rigoureusement de faire, les demi-savants l'osent sans hésiter, et comme ils sont plus nombreux et plus bruyants que les premiers, c'est leur opinion qui s'impose comme l'arrêt de la science elle-même, amenant ainsi une immense confusion chez les hommes et dans les choses.

Si les demi-savants accumulent à la légère les assertions tranchantes et aventurées en les couvrant du grand nom de la science, que dire des politiciens ? On est stupéfait de l'insouciance, de l'espèce d'inconscience avec laquelle certains d'entre eux n'hésitent pas à jeter en pâture aux foules les assertions les plus téméraires, et à appuyer de leur autorité les doctrines les plus cyniquement matérialistes.

L'idée de justice et même l'idée spécifiquement religieuse ne les embarrassent guère; ils sont partisans avant tout du solide, commettant ainsi l'immense faute de déshabituer l'homme du peuple de lever ses regards au-dessus de cette terre où il peine, et l'incitant à ne plus songer qu'à la vie présente et aux avantages qu'il peut en tirer.

En période électorale, les politiciens sont frappés tout-à-coup et même indignés des misères et des iniquités dont souffre la foule en dépit des progrès accomplis dans la civilisation courante;

mais au lieu de préparer l'adoucissement de ces misères et le redressement de ces injustices par des réformes saines, continues, persévérantes, pacifiques et certaines, ils n'ont en réalité pour but qu'une doctrine, celle de la satisfaction matérielle, de la prise de possession et du partage possible des richesses.

En somme, ils ne parlent pas au nom du devoir, mais au nom des appétits. Pour eux la question sociale est avant tout une question d'estomac. L'homme qui souffre sera malheureusement toujours disposé à écouter ceux qui lui font entrevoir une amélioration de son sort; de là les immondes et colossales duperies auxquelles nous assistons depuis un siècle.

Quand ils sont enfin dans la place, le premier soin de ces hommes, à la fois protecteurs et profiteurs des gros intérêts, est d'établir un lien indéfectible entre ces derniers et eux-mêmes par la création d'une bureaucratie supérieure, bureaucratie où toute compétence réelle est exclue pour faire place au seul art de savoir saisir, à point nommé, le sens de « certaines turpitudes ».

Le rôle de cette bureaucratie supérieure ne consiste pas uniquement à « travailler » en rapport étroit avec la bureaucratie industrielle, mais il consiste également à transformer le nombreux personnel officiel en une sorte de cheptel à la dévotion du parti, produisant ainsi une sorte de pétrification spirituelle chez des malheureux qu'ils livrent à la crainte, à l'occulte, à la délation.

Bientôt, les fonctionnaires ne savent plus, à proprement parler, qui les paie et ils éprouvent

le besoin continuel de justifier leur existence par toutes sortes de bassesses.

On a reproché à la Révolution Française la rupture brusque et violente de tous les cadres sociaux de la vieille France, la répudiation systématique de tout son passé, l'abolition des anciennes provinces, le morcellement excessif du territoire, la suppression de la noblesse, l'interdiction des associations, l'affaiblissement du pouvoir exécutif et l'abus du système électif; on a même signalé la faute énorme qu'elle commit en mêlant, pendant un certain temps, une réforme religieuse aux réformes politiques et en prétendant légiférer en matière de foi.

Mais, ces réserves faites, il faut bien reconnaître que, dans ses autres parties et dans ses parties essentielles, la Révolution Française a accompli une œuvre de progrès comme il ne s'en est jamais rencontré par la suite dans l'univers entier.

Elle a créé une société nouvelle, donné la formule de la liberté et réalisé l'égalité civile. Au régime du « bon plaisir », elle a substitué le règne de la loi, le règne du contrôle sérieux des deniers publics, le règne de la justice égale pour tous, et, les victimes de toutes les oppressions contemporaines trouvent encore et trouveront toujours dans ses principes, le fondement de leurs revendications légitimes.

La lutte entre le capital et le travail est aujourd'hui à l'origine de toutes les choses qui nous entourent, et il est clair que l'organisation de la masse

est exclusivement liée, par l'intermédiaire de l'État, à ces deux pôles.

Le grand capitaliste au service de qui la classe laborieuse travaille, l'homme d'État qui ne veut pas comprendre qu'entre les masses ordonnées et organisées du travail et du capital se trouve « l'homme » qui sous la pression de ces deux meules, commence à réagir avec énergie, risquent fort de faire déborder la cuve en ébullition.

A cet effet, le docteur Philippe Hamel, dans une conférence présentée à Montréal le 30 janvier 1933, et intitulée « Le Monopole de l'Électricité », est très significatif :

« Parler du Trust de l'Électricité, de ses men songes, de ses trucs, de ses méthodes d'intimidation, mais j'en aurais pour des heures à vous raconter ce que je sais pertinemment avec preuve à l'appui. Ceux qui veulent avoir une meilleure idée de ce qui se passe sur ce continent dans le domaine de l'électricité, peuvent lire le volume « The Power Fight » par Raushenbush. Il s'agit d'une charge criblée de documents contre le système d'exploitation de nos ressources naturelles. C'est un fouillis de faits où s'étale l'âpreté au gain de ces ogres de la finance. Fatalement, ces manœuvres odieuses et mal dissimulées, auront des répercussions sérieuses, à moins que ne se lèvent parmi nos gouvernants, des hommes d'énergie imbus du sens de la justice, pour y mettre fin avant que l'exaspération des masses devienne incontrôlable ».

De son côté, l'Honorable T.-D. Bouchard, dans la magistrale allocution qu'il prononçait au Palais

Montcalm à Québec, le 11 juin 1934, et intitulée « La Domination des Trusts Électriques », s'écriait désabusé :

« Je connais tellement la fausse mentalité que la propagande intéressée, secrète et insidieuse, des profiteurs de toutes catégories du capitalisme non contrôlé a créée depuis longtemps dans cette province sur la question de la régie publique des services d'utilité générale, que je ne m'étonne aucunement que mes suggestions aient été reçues, de prime abord, comme des mesures d'un radicalisme hardi et comportant des risques redoutables ».

Puis, toujours en pareille matière, car le Trust de l'Électricité est typique de la corruption de l'heure, voici ce que Harry Lee Williams, dans son étude « The Power Trust vs Municipal Ownership » affirme, envisageant le problème dans son ensemble et n'hésitant pas à stigmatiser les procédés malsains employés par la première partie en cause :

« Yet, the thing has been going on for years, until the Power Trust has gained such headway by its sinister methods of buying up congressmen and senators, controlling the newspapers and magazines, polluting the sources of education by placing school teachers on its pay roll, editing text books for schools, corrupting legislators, and passing laws in its own interest, that even the most credulous and uniformed of the masses has begun to get an inkling of the truth and wonder « upon what meat hath this, our new Caesar fed, that he is grown so great ! »

Enfin, le 18 août 1938<sup>1</sup>, le Président Roosevelt, qui assistait à l'inauguration du pont international entre l'Ontario et l'État de New-York, profitait de cette circonstance pour nous faire une déclaration sensationnelle demeurée sans écho dans la presse, pour bien illustrer comment le Trust de l'Électricité cherchait à étouffer la vérité, à cette époque, sur ses propres agissements :

« S'il vous était donné de fouiller certains dossiers de mon gouvernement, vous découvririez que presque toutes les entreprises d'énergie électrique, à l'exception de l'Hydro d'Ontario, sont alliées ou tributaires d'un seul groupe des États-Unis qui s'entoure comme il convient de toute une pénombre d'alliés, d'affiliés, de satellites. Aux premiers stades du développement des ressources naturelles de ce continent, la chose était normale. Depuis quelques années cependant, nous nous sommes rendu compte de ce que représente pour le public, pour chaque homme et chaque femme, pour les industriels, gros ou petits, et pour le gouvernement lui-même, la possession par un groupe du droit de disposer de la richesse qui nous avait été départie collectivement par la nature ».

M. Roosevelt continuait en ces termes :

« Pour parler sans ménagement, la situation se résume à ceci : *des intérêts des États-Unis sont en train de se créer une situation telle qu'ils pourront, si nous n'y prenons garde, un jour, contrôler la vie économique d'une vaste région au Canada et aux États-Unis.* C'est devenu un axiome en matière

---

<sup>1</sup> *Le Devoir*, 19 août 1938.

de relations canado-américaines que chacun de nous respecte scrupuleusement le droit de l'autre à conduire ses affaires comme il l'entend. C'est pourquoi, sachant que les activités de forces économiques des États-Unis qui échappent à tout contrôle, s'exercent par delà la frontière, sachant que ces activités finiront par conférer à ces groupements des États-Unis une grande influence sur la vie économique du Canada, je considère qu'il est de mon devoir de vous exposer franchement la situation. Le moins que je puisse faire, c'est d'attirer votre attention sur la situation telle que je la comprends ».

Il n'est pas possible de considérer de pareils faits, l'état actuel de la société, les confusions du présent, les menaces de l'avenir d'une part, et les dispositions de certains esprits d'autre part, sans se sentir comme pris de vertige.

Nous sommes en présence du plus étrange défi qui ait jamais pu être jeté à la raison de l'homme, et cela à ce moment psychologique précis où cette raison est parvenue, dans ce siècle de lumière, à la plus haute affirmation de sa puissance.

Pour les uns, les bouleversements occasionnés par un pareil état de choses sont étonnants sans doute, mais purement fortuits! Qu'opposer à de tels délires? Pour d'autres, le danger est réel, la situation menaçante, et, pour remède à des maux qui remontent à plus d'un siècle, ils nous offrent les industriels artifices en usage depuis 1918, ils en sont toujours aux « essais », avec ou sans loyauté, et ils prétendent, en somme, sauver la société avec les moyens mêmes qui l'ont perdue.

D'autres, enfin, nous proposent avec le plus grand sérieux l'inaction, l'immobilité dans cet enfoncement si organisé, si méthodique et si sûr.

En trois mots, devant la conflagration qui s'affirme, les uns déclarent que l'incendie est un mythe, les autres qu'il faut l'éteindre avec du pétrole, et les derniers qu'on doit attendre!

Pourtant, il faut à tout prix sortir de ce cercle de fer où la civilisation disparaît dans une voie progressivement désastreuse, ainsi qu'il résulte de toutes les statistiques, de toutes les enquêtes, de tous les comptes rendus. Il faut à tout prix sortir de ce « marasme », car la révolution est proche, mieux, elle semble inévitable et il est temps que nos politiciens, agents du capitalisme actif, méditent cet axiome de Proudhon: « Toute aberration de la conscience porte en elle tôt ou tard sa peine »!

Cette sorte de perversion mentale qui domine les potentats de la finance, amène fatalement une altération de leur jugement en ce qui concerne leurs propres intérêts. Les procédés par lesquels ils arrivent au but convoité sont aussi simples qu'ils sont faux et pernicieux. Comme ces hommes sont convaincus que tout s'achète, et qu'avec de l'or ils peuvent tout obtenir, ils sont persuadés qu'ils ont acquis depuis longtemps par ce même or l'impunité et le droit d'être rebelles aux lois de la logique et à celles de Dieu.

Vivant dans une douce quiétude, ils se dissimulent volontairement les conséquences de leurs manœuvres, et ceci d'autant plus aisément que ces conséquences ne sont pas toujours immédiates.

Tant que l'exploitation de la nature et des processus naturels ne reprendra pas sa place dans la vie économique, tant que l'importance du travail humain ne renaîtra pas et que les classes laborieuses seront livrées au bon vouloir, ou seront à la merci des mercantis internationaux, tant que les véritables pionniers de l'économie seront boycottés, brimés et détruits, l'univers s'acheminera vers sa perte.

Ne l'oublions pas, nous sommes dans une heure d'angoisse et il n'y a pas un cœur généreux qui puisse échapper au tourment de cette préoccupation.

Qu'on lise les écrits des publicistes ou les élucubrations quotidiennes du journalisme, on ne trouve que très peu d'esprits d'accord sur les principes les plus essentiels. Une politique d'expédients et de subterfuges s'est substituée aux notions saines du passé, et cette sorte d'empirisme pratique est tout le secret du malaise actuel, car il barre le passage à tous les moyens de salut et perpétue indéfiniment la division des cerveaux qu'il ferme à toute lumière.

D'aucuns considèrent avec consternation cet abaissement des caractères, et ils en viennent à se lamenter sur les ruines du patriotisme qu'ils croient détruit par les coups répétés de l'égoïsme triomphant. Quelle erreur! Les sentiments généreux, quoique profondément affaiblis, vivent encore dans les âmes et il faut savoir les ranimer, voilà tout.

Mais, en attendant, l'humanité succombe, les pouvoirs publics s'avilissent, les individus se con-

sument, les initiatives sont isolées, divisées, absolument dépourvues de direction et de principes car il n'existe pas de doctrines, ou, s'il en existe quelques-unes elles sont systématiquement annihilées par les forces souterraines du capital.

Combien de temps encore les desseins impénétrables de Dieu permettront-ils de violenter ainsi le bon sens et la justice ? Combien de temps encore le monde survivra-t-il à ces expérimentateurs aveuglés par l'égoïsme ? Nul ne saurait encore le dire. Mais, le peuple finira bien, un jour, par triompher de ces misérables devant les hommes et devant Dieu ; et ceux qui se seront dévoués à le sauver transmettront à leur postérité un nom honoré et une mémoire glorieuse.

Peut-être, malheureusement, y verrons-nous apparaître des heures sanglantes, mais, dans ces moments redoutables que nous voudrions pouvoir éloigner à jamais, il n'y a aucun doute que la force sera précisément à ceux qui savent aimer avec une abnégation entière, à ceux qui même savent mourir, car cette force, ils la mettront au service du droit.

XXX

# CHRONIQUES

Dans la cité

## La vie politique

### Pas de bloc anglo-saxon !

La guerre n'est pas encore terminée, nous prévoyons qu'elle nous réserve encore des sacrifices et des inquiétudes, mais nous pensons toutefois à élaborer ce qui sera le monde de l'après-guerre. Chacun l'envisage à sa façon, selon ses vues et tendances particulières. Des opinions commencent à se faire jour dans la presse et dans les diverses allocutions des hommes d'État.

Il est souvent question de former un puissant bloc anglo-saxon qui dominerait plus ou moins l'univers, lui imposant d'autorité les vertus de la *pax britannica*. Ce rêve, où l'impérialisme sentimental se confond d'harmonieuse façon avec les intérêts matériels de certaines gens, possède beaucoup d'attrait pour des Anglo-Saxons qui croient, la plupart en toute sincérité, qu'ils ont reçu mission de gouverner le monde pour son plus grand bien. Nous ne nous dissimulons pas qu'une hégémonie britannique comporte des avantages considérables à plusieurs points de vue; mais il faut aussitôt ajouter que ces avantages sont beaucoup plus évidents pour les citoyens d'origine britannique que pour ceux qui, rattachés à d'autres rameaux ethniques, ne se trouvent aujourd'hui dans la famille impériale que par le jeu tout fortuit des circonstances historiques.

☛ M. Mackenzie King, arrivé au versant de la vie, devient de plus en plus sensible à l'idée de l'unité

britannique. Il a déclaré un jour qu'il estimait un fait digne de mention que le Canada ait en quelque sorte servi de catalyseur pour mettre un fin au grand schisme qui a trop longtemps opposé les États-Unis et la Grande-Bretagne. Il a fait davantage, il a posé des gestes pratiques. En 1937, il renouvelait, après de légères retouches, les fameux accords impériaux de 1932 qu'il avait, dans l'opposition, vivement reprochés à M. Bennett. L'année suivante, il élargissait la formule et faisait entrer dans ce consortium les États-Unis. En fait, on se doutait des événements qui venaient et l'on voulait affermir l'armature économique de cet axe commercial passant par Londres, Washington et Ottawa.

Une telle politique se justifie peut-être par la guerre et la nécessité de présenter un front commun et solide. La paix revenue, il n'en faudra pas moins aérer la demeure. Nous avons intérêt à procéder à des échanges de produits et de marchandises avec tous les peuples de la terre. Limiter notre clientèle et limiter nos achats à deux ou trois pays est une erreur évidente. Il importe de diversifier ses marchés et d'équilibrer ses relations commerciales. L'exclusivisme en affaires devient vite une politique ruineuse.

Du plan économique, le saut n'est pas considérable pour arriver au plan politique, car les deux s'emmêlent souvent et correspondent à des vues identiques. La Grande-Bretagne s'est rendue compte des services éminents que lui ont rendu ses Dominions au cours du conflit actuel. Elle n'entend donc pas se priver à l'avenir d'auxi-

liaires aussi précieux. C'est dire qu'elle est à la recherche d'une formule à la fois souple et efficace, qui lui permettra, tout en accordant aux Dominions des satisfactions d'amour-propre, de bénéficier d'une collaboration étroite.

Au cours d'une discussion assez récente à la Chambre des lords, l'on a exprimé à cet égard des opinions qui laissent clairement entrevoir d'où souffle le vent. Lord Elibank s'est emparé d'une proposition chère au premier ministre de l'Australie, M. John Curtin, qui préconise l'établissement d'un conseil impérial permanent. Ainsi tout se réglerait de Londres, conformément aux intérêts anglais et avec l'assentiment des représentants des différents pays du Commonwealth. Pour mettre ce mécanisme en branle, lord Cranborne, secrétaire d'État pour les Dominions, a appris à ses collègues qu'il avait essayé de convoquer une réunion des premiers-ministres, mais que pour des raisons particulières, ce projet n'avait pu encore aboutir. Il n'est pas dit qu'il en est pour autant définitivement abandonné.

Il serait intéressant de repasser les discours de ces nobles lords, soucieux de préserver la grandeur de leur patrie. Ce sentiment est digne d'éloges et les honore grandement. En un mot, ils veulent faire de l'Angleterre, des dominions et des territoires de la Couronne une unité économique et politique qui assurera à la Grande-Bretagne une influence mondiale et lui permettra de concurrencer avantageusement le grand rival américain. Il est à peine nécessaire de souligner que le Canada,

pays d'Amérique, a peu d'avantages à retirer d'une telle formation.

Ce serait en effet contredire carrément les exigences de la géographie. Indépendamment de tous nos liens de nature diverse, nous appartenons à ce continent et nous ne pouvons indéfiniment, sans qu'il nous en coûte, faire une politique qui ne tienne aucun compte des réalités territoriales. Nous n'avons rien à y gagner, nous avons beaucoup à y perdre.

Cette vérité élémentaire, notre ambassadeur à Washington, M. Leighton McCarthy, nous la rappelait l'autre jour dans son excellent exposé au club Rotary de Montréal. Après avoir souligné les différents modes de la collaboration canado-américaine, il a opportunément rappelé les caractères particuliers de notre statut constitutionnel. Nous ne pouvons nous empêcher de citer ici quelques passages de cette allocution, qui n'a pas été commentée dans la presse comme elle le méritait :

*Nous sommes maintenant, de notre propre chef, une petite « grande puissance », ou, si vous préférez, une grande « petite puissance ». A mesure que nous croissons en statut et en stature, les Américains nous portent plus de respect et nous ressentons moins d'impatience à leur égard. L'énorme développement de notre machine de guerre au Canada et sur les champs de bataille du monde nous a procuré une position disproportionnée à notre nombre. Nous sommes aux côtés des États-Unis, depuis le Statut de Westminster adopté en 1931, comme un associé*

*intégral, et la grande République nous accepte comme tel, et nous reconnaît pleinement comme une nation souveraine dans le Commonwealth britannique.*

*Depuis douze ans que nous constituons une nation distincte, nos amis et voisins comprennent et apprécient de mieux en mieux le lien qui nous unit aux autres nations portant allégeance au même roi.*

*Les États-Unis ne voudraient pas qu'il en fût autrement, et je crois qu'ils ne nous apprécieraient pas davantage, qu'ils nous apprécieraient même moins si nous venions à modifier nos sentiments à l'égard de la mère-patrie.*

*Accepté comme membre du Commonwealth, mais aussi comme nation nord-américaine indépendante, le Canada n'a guère rencontré d'obstacles dans la voie des relations amicales avec les États-Unis.*

*Peut-être un jour viendra-t-il où le Canada prendra, dans les affaires des Amériques, une part plus grande que celle de sa collaboration avec les États-Unis, un jour où il participera d'une manière active aux plans de solidarité hémisphérique actuellement proposés par l'intermédiaire de l'Union panaméricaine.*

*Le Canada est une nation de l'Amérique du Nord, et une grande part de son intérêt et de sa responsabilité doivent résider dans les Amériques.*

*Ce fait géographique ne touche ni n'affaiblit en rien notre position comme membre du Commonwealth des nations britanniques.*

*La position du Canada comme membre du Commonwealth des nations britanniques, et comme membre de la Société des nations qui ressuscitera sous quelque forme, empêche que l'on nous accuse de limiter indûment aux États-Unis nos intérêts internationaux. Nous commençons à voir plus loin vers le sud que le Texas ou la Floride. Les événements de ces dernières années nous y encouragent. Nous devons prendre une conscience de plus en plus nette de l'importance des relations du Canada avec les républiques de l'Amérique latine.*

*Nous avons parfois reproché à nos voisins des États-Unis d'accaparer le titre d'Américains. Dans le passé, on a pu nous reprocher à nous-mêmes de considérer l'Amérique comme plus vaste que les États-Unis, mais cependant limitée à l'Amérique du Nord. Notre horizon doit maintenant s'élargir, car nous comprenons qu'il existe une Amérique plus vaste, qui s'étend depuis les îles canadiennes de l'Arctique jusqu'au détroit de Magellan.*

*C'est en partie la conscience que nous avons prise d'être une nation américaine qui nous a conduits à mieux comprendre l'importance des Amériques. Nous sommes l'une des nations indépendantes qui forment le Commonwealth des nations britanniques. Nous sommes également qui font partie de la famille américaine des des nations.*

*Plus nous voyons clairement que nous sommes une nation américaine, mieux nous apercevons*

*les liens d'amitié et d'intérêt qui nous unissent aux vingt et une autres nations des Amériques.*

Voilà une conception saine des rapports internationaux où le Canada peut jouer le rôle qui est vraiment le sien, au lieu d'être constamment à la remorque de puissances étrangères. Ce qui n'empêche, répétons-le toujours, d'entretenir avec tous les peuples des relations d'amitié; mais il ne faut pas que ces relations soient imposées, car alors, il y a danger que l'amitié fasse défaut!

### Dressons-y notre tente

Le Canada a été longtemps terre d'élection pour les gens de l'Europe qui y venaient chercher asile. C'est ainsi que nous avons accueilli des centaines de milliers d'immigrants, dont une bonne partie n'a pas tardé à franchir la frontière et à aboutir aux États-Unis. Parmi ceux qui nous sont restés, la plupart étaient censément des agriculteurs heureux de s'installer sur nos terres fertiles. Le malheur, c'est qu'ils ont subi irrésistiblement l'attrait des villes, qu'ils ont considérablement compliqué notre équilibre entre la population rurale et la population urbaine et qu'ils ont retardé la formation d'un véritable esprit national. Il n'y a pas lieu de blâmer outre mesure ces immigrants mal assimilés et incapables de se découvrir spontanément un patriotisme canadien. Mieux vaut condamner la politique à courte vue qui nous a valu cet accroissement artificiel de population.

Et voici, semble-t-il, qu'on veuille revenir aux erreurs du passé. Au début de novembre, n'appre-

nait-on pas, de la bouche même de M. Crerar, notre ministre de l'Intérieur et des Ressources, que le Canada ouvre de nouveau ses portes à des immigrants aujourd'hui réfugiés en Espagne et au Portugal et, qu'afin de leur faciliter l'accès dans notre pays, le gouvernement ouvre à Lisbonne un bureau d'immigration où notre représentant distribuera les visas nécessaires.

L'expérience ne nous aura guère servi. Nous sommes prêts à recommencer l'immigration massive d'avant la dernière guerre, sans savoir de quels éléments se formeront ces groupes désireux de passer en Amérique. Le moins qu'on puisse dire, c'est que nous faisons preuve d'une incroyable légèreté et que nous ne semblons pas nous soucier beaucoup des dangers que représente pour notre pays l'adjonction de trop nombreux éléments étrangers.


Dans le même ordre d'idées, M. Maurice Duplessis, chef de l'opposition provinciale, a lancé une bombe formidable en citant une lettre d'un nommé H. L. Roscovitz adressée au rabbin Jesse Schwartz, où il est indiqué que l'Internationale juive financera la prochaine campagne électorale des libéraux, à condition qu'ils « acceptent ouvertement ou secrètement d'appuyer à la Chambre des communes le projet du gouvernement, c'est-à-dire l'établissement sur les fermes de la province de Québec de 100,000 réfugiés juifs de l'Europe centrale ».

Le rabbin mis en cause n'a pas tardé à nier qu'il ait jamais reçu cette lettre. M. Maurice Hartt, député libéral juif, et M. Louis Fitch,

ancien député juif de l'Union nationale, se sont élevés violemment contre la déclaration de M. Maurice Duplessis. (Remarquons, en passant, que les Juifs, quand il s'agit d'une question qui les intéresse comme collectivité ethnique, font automatiquement l'union sacrée, au-dessus des partis politiques. Un exemple à suivre.) Après ces dénégations, M. Maurice Duplessis n'a pas encore jugé bon de répondre.

De tout cela que faut-il penser ? De prime abord, nous trouvons curieux que les Juifs, gens habiles et intelligents, commettent l'imprudence d'écrire aussi crûment leurs intentions. Si le texte est authentique, il est d'une maladresse consommée, car il devait fatalement un jour ou l'autre, comme cela est arrivé, tomber dans les mains de quelque homme politique qui s'en servirait à ses fins. D'autre part, nous ne pouvons croire que M. Maurice Duplessis, chef responsable d'un parti politique, se soit amusé à citer un texte qui ait été forgé. Peut-être sa bonne foi a-t-elle été surprise, mais encore une fois, nous en doutons, car l'ancien procureur général de la province est beaucoup trop avisé pour donner dans un piège aussi grossier. Enfin, nous devons savoir à quoi nous en tenir d'ici quelque temps.

Jean NICOLET



## Sur un livre d'Esdras Minville<sup>1</sup>

Un article, une conférence, un livre de M. Esdras Minville prennent date dans la culture du Canada français. Est-il besoin de rappeler aux lecteurs de l'ACTION NATIONALE le rayonnement de la pensée de l'auteur, l'influence qu'exerce sa personnalité ? L'œuvre qu'il édifia chez nous, sans bruit ni publicité, avec persévérance et ténacité, ne lui appartient déjà plus. Elle appartient au patrimoine culturel canadien-français; elle inspire les guides de notre petit peuple dans son cheminement pénible vers l'accomplissement de son destin.

Que les écrits, l'enseignement, la doctrine de M. Minville soient chez ses compatriotes un actif dynamique c'est un honneur qu'il a bien mérité. M. Minville s'est donné une formation; son travail, sa valeur l'ont seuls porté au premier rang. Professeur à l'École des Hautes Études Commerciales, puis directeur de cette institution, il contribue à former des générations de jeunes industriels. Éducateur, économiste, sociologue, il accomplit œuvre utile dans les domaines auxquels il s'est appliqué. Notre éducation nationale et universitaire lui doivent beaucoup, notamment l'élaboration d'une doctrine nationale, un inventaire des ressources naturelles de cette province, des idées constructives sur l'industrie forestière.

M. Minville est un représentant remarquable du génie français, de ses qualités, de ses vertus. Principes inébranlables, doctrine transcendante,

---

<sup>1</sup> *Invitation à l'étude*, Montréal, Éditions Fides, 1943.

logique, clarté, puissance intellectuelle dans l'analyse et la synthèse, le sens des réalités, la compréhension du concret, esprit capable d'embrasser la société humaine dans son ensemble et dans ses multiples activités, de « distinguer pour unir », voilà quelques-uns des aspects que révèlent l'activité de Minville et son œuvre.

Mais le trait dominant de son caractère, c'est cette qualité spirituelle et morale si chère à Péguy, l'amour de l'ouvrage bien fait. Ne demeurant pas dans les nuages, dans le brillant des théories, M. Minville, grâce à un bon sens robuste, à la connaissance du réel, à la perfection dont il marque ses paroles et ses écrits, possède à son crédit une œuvre constructive, inspiratrice d'efforts et d'initiatives.

Depuis quelques années, aidé par une équipe de haute valeur, M. Minville poursuit une enquête sur le milieu social, naturel et économique où vivent les Canadiens français. *Notre milieu* (1942), *l'Agriculture* (1943), *Montréal économique* (1943), la *Forêt* (en cours de publication) contiennent les travaux des enquêteurs. De telles études sur le « milieu » du Canada français n'avaient jamais été entreprises avec système chez nous. Cette œuvre de pionnier, commencée à l'instigation de M. Minville, est une réussite. Le sociologue, l'économiste, l'homme public ne peuvent pas ignorer ces pages s'ils veulent faire chez nous œuvre positive et concrète.

M. Minville ne s'engage pas à la légère. Il réfléchit, fait le point avant que de commencer une entreprise. Quand il nous livre ses observations, nous lui sommes doublement reconnaissants, parce

qu'il nous renseigne et surtout parce qu'il sait nous obliger à réfléchir pour notre propre compte.



M. Minville vient de publier une synthèse remarquable; c'est à la fois un point d'arrivée, un terme si l'on considère le passé, et un point de départ d'où un nouvel élan peut galvaniser notre élite et notre peuple. *Invitation à l'étude* est un livre complet, bien équilibré. Ce livre trace un programme à ceux qui voudront accomplir chez nous œuvre de doctrine et œuvre d'action. L'auteur embrasse dans un résumé saisissant les domaines où l'action des nôtres doit porter; il détermine la situation où nous achemine notre destin national, historique, économique, social; il indique largement la voie à suivre si nous voulons y être fidèle. Ce n'est pas un chemin étroitement délimité, mais bien plutôt la base commune sur laquelle les bonnes volontés peuvent construire tout en laissant à chaque personnalité la liberté d'adopter la ligne de conduite qu'elle juge la meilleure.

Au Canada, le fait canadien-français et le fait canadien tout court se conditionnent l'un l'autre; la réalité ne doit jamais l'oublier. M. Minville note avec raison que cette particularité ne signifie pas un problème de races, mais plutôt un ensemble de difficultés, que présente l'association de deux cultures, deux mentalités, deux civilisations différentes, la française et l'anglo-saxonne. La supériorité numérique, économique de cette dernière nous oblige à résoudre certaines questions qu'aggravent encore la dualité des religions, le catho-

licisme et le protestantisme. Chacun de ces deux groupes ethniques, solidement enracinés au Canada, envisage la vie sociale, économique, culturelle, politique selon sa culture, sa religion. D'où un problème « qui est ce qu'il est », difficile, presque impossible, à résoudre pour tout homme réfléchi qui refuse de prendre ses rêves pour des réalités. L'économiste, l'universitaire, l'homme politique ne doivent jamais perdre de vue cet aspect fondamental de la réalité canadienne.

Ce problème n'est pas unique dans l'Empire britannique. Irlandais et Gallois ont été, et ces derniers sont encore, dans une situation analogue à la nôtre. Leur civilisation celtique n'a jamais pu s'assimiler à l'anglo-saxonne, malgré l'usage de la langue anglaise, malgré le protestantisme du pays de Galles. Le bilinguisme, pour important qu'il soit, ne touche pas au fonds de la question; la langue n'est qu'une des résultantes de la civilisation d'un peuple.

M. Minville ramène à trois les solutions possibles du problème canadien-français: assimilation par le groupe anglais, intégration, collaboration: assimilation, disparition d'un groupe ethnique à la suite de son absorption par un groupe majoritaire; intégration, constitution d'un État national, unique, tout en laissant aux individus la liberté de vivre selon des cultures différentes; collaboration, association de groupes ethniques demeurant autonomes et distincts.

Au chapitre de l'assimilation et de l'intégration — remèdes à repousser — le sociologue étudierait avec profit les exemples historiques et humains

VOUS NE SAURIEZ FAIRE UN CHOIX PLUS DELICAT

Le livre est le cadeau des gens de goût

# LIVRES D'ETRENNES



Editions de luxe  
Belles reliures  
Dictionnaires  
Histoire, Biographie  
Géographie, Voyages  
Actualité  
Beaux Arts, Musique  
Auteurs classiques et modernes  
Romans nouveaux  
Littérature religieuse  
Auteurs canadiens



**CHOIX INCOMPARABLE DE LIVRES  
ET ALBUMS POUR LA JEUNESSE**



**GRANGER FRÈRES** LIMITÉE  
Libraires, Papetiers, Importateurs  
54 Notre-Dame-Ouest, Montréal

LA. 2171

(Attention spéciale apportée aux commandes postales)

---

---

qu'offre l'Empire britannique, du passé et d'aujourd'hui. Ces deux solutions se sont avérées impossibles après quatre siècles d'efforts en Irlande et cent cinquante années de labeur aux Indes. L'opposition des cultures celtiques et anglo-saxonnes est cause que l'intégration du pays de Galles a donné de piètres résultats . . . du moins pour les Gallois.

Fait curieux, l'assimilation s'est révélée impossible vis-à-vis l'Écosse. Par contre l'intégration des Écossais dans la Grande-Bretagne n'a donné de bons résultats que parce qu'Écossais et Anglais, malgré la divergence des destins historiques, sont de même famille ethnique, participent à la même culture et à la même religion. Cette particularité n'existe pas au Canada.

Ces analogies nous justifient de n'accepter que la troisième solution proposée par M. Minville, la collaboration. Mais ici encore prudence et réserve s'imposent. Il ne faudrait pas aboutir à l'alliance du pot de terre et du pot de fer ni admettre une égalité factice dans les concessions mutuelles à consentir, égalité impossible devant la supériorité numérique et économique des Anglo-saxons, devant la solidarité culturelle puissante des éléments britanniques dans le monde, alors que notre petit peuple est laissé à ses propres ressources déjà si minimes. Mais l'équilibre demeurera instable, difficile à maintenir entre cette collaboration, rendue nécessaire par l'économie, le social, l'histoire, la géographie et l'autonomie des Canadiens français, désireux de ne pas être au rang des parias hindous qui, après un siècle et demi, ne jouissent pas

pleinement des bienfaits de la civilisation anglo-saxonne.



Avec ce tableau présent à l'esprit, l'auteur nous incite à agir. Dans quel but ? « Former le citoyen canadien-français », former l'homme réel issu de son milieu et capable de rayonner et informer son milieu. Le Canadien français « doit posséder une notion haute, impérieuse (a) des valeurs qu'il représente; (b) des dangers auxquels elles sont exposées, (c) des moyens à prendre pour les préserver ». Ces valeurs, l'auteur les partage en deux catégories: les valeurs maîtresses, c'est-à-dire la culture française et l'humanisme chrétien; et les valeurs auxiliaires, les traditions et les lois.

C'est peut-être un de nos défauts de ne pas avoir assez pris conscience de toute la signification, toute la portée de la culture française, du génie de la civilisation de France. Nous n'en avons qu'une idée superficielle, confuse. Avec l'auteur, nous devons déplorer l'absence de travaux synthétiques qui nous expliqueraient cette culture, ses origines, ses caractéristiques, sa valeur intrinsèque, sa transcendance, son apport au patrimoine moral et spirituel de l'humanité.

Le lecteur ne peut s'empêcher de songer à l'œuvre qu'il y aurait à parfaire pour approfondir les sources gréco-latines et chrétiennes de l'esprit français, faire comprendre son universalisme, l'admirable clarté de la logique de ses belles réalisations: œuvre que nos facultés de lettres et de

philosophie pourraient réaliser dans un renouveau créateur.

L'humanisme chrétien est corrélatif au fait religieux canadien-français. Peuple informé par la religion catholique, un milieu chrétien s'est constitué selon certaines lignes de forces que nous devons suivre si nous ne voulons pas briser notre histoire. Fait complexe puisque le christianisme a façonné à son tour l'esprit français. Vaste champ à peine exploré chez nous alors que nous devrions avoir déjà un programme élaboré, un inventaire de nos possibilités spirituelles et culturelles.

François Hertel a fait œuvre de pionnier et œuvre de maître en nous donnant *Pour un ordre personneliste*. D'autres écrivains, d'autres philosophes canadiens suivront-ils son exemple pour camper notre culture originelle sur des bases inébranlables ?

D'aucuns seront peut-être surpris de voir M. Minville classer nos traditions et nos lois comme valeurs auxiliaires. Une comparaison nous fait saisir sa pensée. Les traditions et les lois procèdent des valeurs maîtresses « comme la fleur et le fruit procèdent de la plante ». L'auteur n'a pas voulu diminuer leur importance. Le juriste, le législateur, le sociologue, vivant dans la province de Québec peuvent consacrer leur science à un travail constructif; qu'ils se souviennent qu'ils ne feront œuvre utile et féconde que s'ils se sont au préalable formés aux vertus chrétiennes et aux disciplines du génie français. Si les lois et les traditions conditionnent et guident l'activité d'un peuple, il ne faut pas oublier qu'elles doivent être élaborées,

interprétées, appliquées conformément à l'esprit et au caractère propre de ce même peuple.

Après avoir déterminé ces principes, l'auteur expose les domaines où ils agiront, les sphères d'activité humaine qu'ils animeront. M. Minville propose aux chercheurs, aux travailleurs de l'esprit une quadruple division: ces valeurs devront être mises en œuvre dans l'enseignement de l'histoire, dans les milieux culturels, politiques, économico-sociaux.

L'histoire est peut-être le domaine où nous avons le plus progressé. Déjà celui qui veut acquérir le sens des responsabilités sociales, qui veut connaître et approfondir le fait français en Amérique, trouve des ouvrages solides et complets. Peut-on espérer que certains entendront l'appel de M. Minville pour nous donner les monographies qui nous font défaut dans ce domaine historique? Ils apporteraient une contribution indispensable à l'édification de l'histoire de notre pays.

Les milieux culturels, politiques et économico-sociaux sont solidaires les uns des autres. Sur ce terrain, la tâche n'est pas facile. Les problèmes à étudier, à résoudre se trouvent compliqués par la présence de puissantes et dynamiques institutions des milieux anglo-saxons et américains. Pauvres, minoritaires, dénués d'esprit d'équipe, nous apparaissions constamment comme des inférieurs en notre terre natale. Il faut sortir de cette impasse, sans haine, sans jalousie, survivre, créer, nous adapter à des systèmes culturels, économiques,

politiques qui cadrent mal, ou pas du tout, avec notre génie particulier. Le dépeuplement de nos terres, la prolétarianisation de nos masses populaires avec son cortège de misères sordides, morales et physiques, nous obligent à penser hardiment, à sortir des sentiers battus, à ne pas nous contenter de systèmes qui auraient pu suffire dans une économie paysanne et artisanale. Les entreprises qui amenèrent ce déracinement de tant de nos frères, menacent, par leur taille et leur force, d'étouffer paysans, ouvriers et membres de la classe moyenne. Même au Canada peut-être faudra-t-il s'inspirer de ceux qui veulent briser le cercle infernal d'un capitalisme écrasant. Quoi qu'il en soit, l'invitation à l'étude, au travail, que vient de lancer M. Minville doit être entendue par tous ceux qu'un peu de dévouement anime et qui ne veulent pas vivre exclusivement et égoïstement pour eux-mêmes.

La modestie de l'auteur se révèle dans le titre de cette belle synthèse de notre destin, fruit de longues études. A son exemple nous fermons ce livre en souhaitant que se formule le plus tôt possible une pensée nationale. Que la génération actuelle fasse mentir le mot, vrai, jusqu'à ce jour, de sir Wilfrid Laurier à M. Henri Bourassa: « La province de Québec n'a pas d'opinion, elle n'a que des sentiments ».

Sans chercher à régimenter les hommes et leurs esprits, trouvons un commun dénominateur permettant à chacun d'agir en toute liberté, différer d'opinion avec son adversaire, attitude qui n'empêcherait pas ces hommes opposés d'être de vrais Canadiens français:

« Essayer de briser ce cercle, cet environnement, de voir clair, de comprendre; essayer, comme nous le souhaitons il y a un instant, de découvrir, non pas dans la pensée des autres, dans la fantasmagorie des doctrines et soi-disant doctrines qui courent le monde et empoisonnent les esprits, mais dans nos propres virtualités, notre propre philosophie sociale, elle-même issue de la seule pensée que les hommes ne peuvent asservir, les données maîtresses d'une pensée nationale, les grouper, les lier en une synthèse qui serait nationale sans cesser d'être humaine, pratique sans cesser d'être juste, proche de la vérité nationale sans s'écarter de la vérité tout court: tel est le sens des pages qui précèdent. »

M. Minville et son équipe ont déjà mis en pratique ces directives avant que de nous les donner. A d'autres de répondre à cet appel et de suivre cet exemple.

Jacques PERRAULT

### Chronique des livres:

Marcelle Gauvreau: *Plantes curieuses de mon pays*. Éditions Fides, 1943.—Gustave Cohen: *Lettres aux Américains*. Édition nouvelle. L'Arbre. 1943.—*La grande clarté du moyen âge*. Édition de la Maison Française. New-York. — *Survivances modernes de la Mesnie Hellequin*. Yale Romanic Studies. XXII. 1943.

On m'a souvent accusé de m'intéresser trop aux œuvres françaises et de ne pas être suffisamment attentif à ce qui se fait chez nous. En fait, j'avais cru consacrer entièrement cette chronique

# RIEN

Il n'en coûte RIEN pour vous renseigner. Ecrivez-nous les noms de vos père et mère et, par le retour du courrier nous vous indiquerons la date et l'endroit de leur mariage, les noms de vos grands-parents et le coût des recherches à faire pour compiler et dresser votre volume et votre arbre généalogiques.

## Gabriel DROUIN

ARCHIVISTE et GENEALOGISTE  
INSTITUT GENEALOGIQUE DROUIN

4184, rue Saint-Denis - Montréal

"Une oeuvre nationale digne de votre encouragement"

Généalogie complète de tout Canadien français, Franco-Américain ou Acadien. Nos archives contiennent soixante et un millions (61,000,000) d'actes de baptême, de mariage et de sépulture, de 2,200 paroisses du Québec, de l'Ontario, de l'Acadie, du Maine, du Vermont et du Michigan. Ecrivez-nous pour renseignements et honoraires. Demandez notre brochure explicative.

• LANGAGE DE CHIFFRES •

ANNEE	ACTIF	RESERVE	PRIMES	ASSURES	ASSURANCES EN VIGUEUR
1939	154,349	14,663	49,726	1,100	1,791,363
1940	171,988	53,974	90,805	2,596	4,383,888
1941	212,695	114,891	146,805	4,303	6,688,791
1942	456,584	228,505	207,832	6,514	10,318,007

Véritable réveil national

CROISSANCE RAPIDE — PROGRESSION CONSTANTE

**LA LAURENTIENNE**

Compagnie d'Assurance sur la Vie

Siège social : LEVIS, Qué.

mensuelle aux livres et aux auteurs canadiens, mais voici qu'ils me faussent compagnie. La guerre, en nous privant d'échanges constants avec la France, nous sèvre de notre pâture intellectuelle habituelle et, depuis quelques années, nous vivons surtout de rééditions. Cela nous a certes permis de relire des œuvres méconnues et de les apprécier à leur juste valeur, mais il semble que tant de rééditions — judicieuses pour la plupart — aient eu, sur nos auteurs canadiens, un effet stérilisant.<sup>1</sup> Peu d'œuvres canadiennes importantes paraissent. Je dis *importantes* parce que, pour la plupart de nos écrivains canadiens arrivés, l'activité littéraire se borne à rassembler annuellement leurs articles de journaux et de revues sous un titre plus ou moins élaboré en les aggravant d'une préface ou d'un avant-propos, vérification terrible, me confiait quelqu'un, d'un axiome éprouvé: rien ne se perd, rien ne se crée . . .

Je retiens, toutefois, avant d'aborder l'analyse de trois œuvres de Gustave Cohen, qui ont un lien assez direct avec le Canada, le petit album illustré, intitulé *Plantes curieuses de mon pays*, publié il y a quelques mois par Mlle Marcelle Gauvreau, illustré par M. J.-R. Dufresne et préfacé par le frère Marie-Victorin.

Il faut dire d'abord que Mlle Marcelle Gauvreau s'occupe, depuis plusieurs années, de l'École de l'Éveil où elle initie de tout jeunes enfants à

---

<sup>1</sup> Ce jugement est peut-être injuste. Plusieurs ouvrages canadiens de valeur ont été édités depuis 1939. Plusieurs autres doivent paraître instamment.

l'étude des sciences naturelles, développant chez eux le sens de l'observation, très aigu à cet âge et répondant aux questions nombreuses qui se bousculent dans le cerveau des enfants. C'est pour eux qu'elle a écrit *Plantes curieuses de mon pays*. Elle a choisi une douzaine de plantes susceptibles de les frapper et elle leur commente. M. Dufresne a su composer pour chaque plante un décor expressif auquel les enfants ne peuvent pas rester insensibles: la jeune Indienne à genoux devant le « petit prêcheur », l'enfant apprenant la leçon de cruauté du « bourreau des arbres », autant de tableaux qui s'impriment dans de jeunes esprits et leur donnent le désir d'en connaître davantage. Qui sait le nombre de vocations botaniques qu'un pareil ouvrage peut susciter. Sans compter que, apprenant très jeunes à observer, les enfants, s'ils écrivent plus tard, sauront de quoi ils parlent, convaincus qu'il faut d'abord observer avant d'écrire: ce qu'on ne saura jamais assez rebâcher. A tous ces titres, Mlle Marcelle Gauvreau a droit à nos félicitations et à nos encouragements.



LA COMPAGNIE

**F.-X. DROLET**

Ingénieurs — Mécaniciens — Fondeurs

Spécialités :

ASCENSEURS MODERNES DE TOUS GENRES  
SOUDURES ELECTRIQUES ET AUTOGENES, ETC.

206, RUE DU PONT

QUEBEC

Les nombreuses visites du grand médiéviste Gustave Cohen au Canada, la représentation, par les Compagnons de saint Laurent, de deux des miracles qu'il a rajeunis et représentés en Sorbonne, avec ses étudiants-acteurs Théophiliens, ont réveillé chez les jeunes et chez notre élite un goût pour le moyen âge que les études secondaires n'avaient peut-être pas suffisamment rassasié.

Si grande était la compétence de celui qui l'enseignait, si fervent son amour de la France, que le petit livre qu'il publia l'an dernier à L'Arbre, *Lettres aux Américains*, vit rapidement sa première édition épuisée. Voici donc la seconde, corrigée, échenillée, enrichie de plusieurs nouveaux chapitres, de sorte que ce n'est plus une plaquette, mais un livre substantiel, de belle tenue typographique, que nous offre maintenant Gustave Cohen.

On a dit, Duhamel et les autres, dans son temps, les mérites de ce petit livre sympathique. Les pages où Cohen parle de la jeunesse française, du peuple français, sont émouvantes; celles consacrées à l'antisémitisme sont d'une franchise qui honore leur auteur. Celles où il raconte son départ de France (*De la Sorbonne à Yale*) sont infiniment tristes, lorsqu'on songe que cet homme, grand savant, grand blessé de l'autre guerre, s'est vu remercier de ses services et forcer de se réfugier aux États-Unis. Les chapitres consacrés à la découverte des Américains contiennent peut-être quelques naïvetés, encore qu'elles soient délicieuses par moments. Je recommande surtout les pages intitulées *Rivarol a-t-il menti ?*, de la même édition, beau plaidoyer en faveur du français éternel,

langue des traités et des grandes œuvres, et celles groupées sous le titre *J'ai été aux sucres*, souvenirs sur le Canada.

Gustave Cohen, après tant d'autres, a été frappé par la tradition française, dont notre parler, nos mœurs, nos noms, offrent de si vifs exemples. Des amis l'ont entraîné aux sucres et il a rassemblé autour de ce croquis canadien ses observations sur le Canada français. Voici d'abord la description: « Et voici que coule ce surcroît de sève, dont l'arbre n'est pas appauvri, mais purgé comme par une saignée; c'est l'eau d'érable. Je la goûte sur le doigt trempé: elle est à peine douçâtre. Mais qu'on la soumette à la cuisson dans la cabane, et ce sera le *réduit* ou la *tremette*, phase précédant le *sirop*, puis la *tire*, puis le sucre d'érable. Le plus amusant, le plus caractéristique, l'acte dont tout le monde vous parlera, est celui de la *tire* chaude épandue sur le *vaisseau* rempli de neige et qui s'y cristallisera en longue traînée devenant *toque* ou *tire* qui file. Ramassez-la avec votre *palette*, que déjà vous aurez avant trempée dans la *tire*; ceci ne vous empêche pas de l'y retremper, après l'avoir léchée, à côté de celle de votre voisin, qui a fait de même. C'est à la bonne franquette, dans la forêt sentant déjà le printemps, sous le soleil de Dieu, qui favorise et prolonge les travaux des champs. » (pp. 144-145).

Le savant médiéviste en profite pour légitimer quelques particularités de notre vocabulaire: « Eh, oui! ils ont des mots à eux. Croyez-vous qu'ils ont pu vivre quatre cents ans ensemble à 3,000 milles de la France, sans en créer pour leurs besoins,

sans en emprunter aux autochtones iroquois, hurons ou à leurs voisins anglais et américains. Et vous, vous n'en avez pas créé depuis le xvii<sup>e</sup> siècle? . . . Allons cessons ces querelles linguistiques entre frères de provinces différentes . . . » (pp. 146-147).

Tout ce chapitre de Gustave Cohen est à lire: il nous montre avec précision les liens qui nous unissent avec le moyen âge français et la Renaissance: « Que jamais de France ne sorte la gloire, conclut Gustave Cohen, si ce n'est pour en faire part à ce continent qui y aspire et qui y a droit. Le message canadien est donc celui de la France, de Rome et de la Grèce, écoutons-le. Goûtons au sucre de l'érable; il a quelque chose de la douceur de France. »

Il y aurait beaucoup à dire sur le livre que Gustave Cohen a publié à New York: la *Grande clarté du moyen âge*. Cette époque si féconde mais dont l'histoire est si confuse nous apparaît toujours comme un cauchemar d'étudiant, pressé par un examen. Gustave Cohen veut bien nous servir de guide et nous faire profiter de ses larges connaissances et de ses études personnelles pour nous convaincre que le moyen âge n'est pas une époque de ténèbres mais de fulgurantes clartés. Le côté extraordinaire de ce modeste ouvrage réside selon moi dans l'esprit même dans lequel il a été fait. Ce n'est pas à proprement parler une histoire du moyen âge, mais une histoire de la sensibilité française médiévale. Le français, on le sait, est né du latin vulgaire. De l'ébauche de la *Chanson de Roland*, dont les sentiments sont paralysés par la

pauvreté de la langue, jusqu'au poème le plus élaboré de Paul Valéry, la route est longue. On dit volontiers de certaines œuvres: Ceci est bien français et, dans l'adjectif français, on fait entrer certaines qualités de clarté, d'élégance, de mesure, d'équilibre. Mais, on ignore absolument ce qui est entré d'éléments germaniques, arabes, espagnols, juifs, dans la grande bouilloire médiévale pour donner quelques siècles plus tard une pièce de Racine ou un poème de Claudel. Gustave Cohen nous indique très bien ces apports.

Il a de plus écrit son livre, seul, dans le sud de la France, sans bibliothèques, sans fiches, filtrant pour ainsi dire ce que l'œuvre aurait pu avoir de scientifique, si elle avait été écrite au milieu de livres et de références. Son ouvrage se lit aisément. Puisse-t-il faire aimer davantage ce moyen âge « énorme et délicat » auquel nous devons les cathédrales, la musique polyphonique, le théâtre, le roman et la poésie. Sans compter le premier des poètes modernes, le premier *je* de la littérature: François Villon.

Terminons cette chronique par l'analyse d'un court article que Gustave Cohen réservait à un public de spécialistes, mais qui mérite, au Canada, une plus vaste audience: *Survivances modernes de la Mesnie Hellequin*, en d'autres termes, les origines françaises de la chasse-gallery canadienne.

Ferdinand Brunot aimait à raconter l'histoire d'une ouvrière de Saint-Dié un peu simplette, s'excusant d'un retard en disant que la « Mouni Hennequi » l'avait fait s'écarter de sa route. « Quel romaniste, écrit Cohen, ne reconnaîtra

— dans ces mots à peine altérés la « Mesnie Hellequin » du moyen âge français. *Mesnie*, c'est *mansionata*, lignée; *Hellequin* referme *hell* (enfer) et *kin* (famille), *kuni* gothique. Quand le vent secouait les toitures, on disait que c'était la Mesnie Hellequin (le diable et son train!) qui passait. Comme c'était surtout durant l'automne, entre chien et loup, qu'on entendait ces bruits étranges, il semble que l'explication physique du phénomène soit de grandes migrations bruyantes d'oiseaux. Des gens aussi sérieux que Ronsard et le cardinal de Retz y croyaient; Verlaine en a fait un poème. Selon les provinces, la croyance porte divers noms: Chasse d'Arquin, Chasse Briquette, Chasse à Bodet, Chasse gallery, dans le Poitou. C'est la chevauchée des morts des Allemands.

« En disant adieu à la vieille Europe, dont les circonstances m'éloignaient momentanément, écrit Gustave Cohen, je croyais avoir rompu le fil de la tradition et je ne pensais pas retrouver ici sur ces rivages lointains de la Nouvelle-Angleterre la « Mesnie Hellequin », le diable et son train. Quelle ne fut pas ma surprise de voir la veille du 1er novembre la ville de New Haven et les campagnes qui l'entourent en rumeur pour le « All-hallow Eve » ou « Halloween », oui, la fête des Celtes d'occident, le festival de la mort, dont nos rites de la Toussaint et du Jour des Morts avec nos visites au cimetière ne sont que la suite christianisée. C'est le soir où les morts reviennent à leurs anciennes demeures pour s'y réchauffer et s'y alimenter, mais c'est aussi celui où tout le monde ténébreux des démons et des sorcières

s'agite [. . .] Est-ce pour ne pas les voir ou pour conjurer ces puissances mauvaises que les petits enfants d'ici mettent des masques sur leur visage ? »

Enfin, dernier maillon de la chaîne, Gustave Cohen en vient à notre chasse-gallery canadienne, dans laquelle il reconnaît le même thème adapté aux mœurs des trappeurs, prêts à trafiquer leur âme pour aller voir leurs blondes. Ainsi, conclue-t-il « les vieux mythes ne meurent point, car ils sont la révélation de l'âme du monde entrevue par les âmes peureuses et croyantes. En vain la religion, ayant renoncé à les extirper, tâche de leur mettre sur les épaules l'étoile qui les exorcise ».

Ainsi, une excursion dans quelques ouvrages français ne nous éloigne pas tellement du Canada. Nous sommes d'origine française, nous participons au même fond mythique et légendaire, et l'amour de la France est la dernière chose qu'on pourra nous arracher de la peau.

Marcel RAYMOND

Pour vos assurances :  
**Vie, Feu, Automobiles, etc.**  
 Voyez **J.-H. LANGEVIN, c.c.s.**  
**ASSUREUR CONSEIL**  
 Gérant Division Langevin à La Sauvegarde  
 152, Notre-Dame est  
 Bureau : HA. 7223 Rés. AT. 4810

# *L'Action Nationale*

REVUE MENSUELLE

Comité de direction : F.-A. ANGERS,  
Arthur LAURENDEAU et Roger DUHAMEL.

L'Action Nationale, publiée par la Ligue d'Action Nationale, est un organe de pensée et d'action au service des traditions et des institutions religieuses et nationales de l'élément français en Amérique. Elle paraît tous les mois, sauf en juillet et en août.

DIRECTION et ADMINISTRATION..

C. P. 1524 - - Place d'Armes, Montréal

On communique avec l'administrateur de la revue,  
Jean Drapeau, à son bureau : ch. 603, 4<sup>e</sup> est, rue Notre-  
Dame, Montréal. Téléphone : MARquette 2837.

L'abonnement est de \$2.00 par année  
Pour l'étranger : \$2.50 par année  
Abonnement de soutien : \$5.00 par année

Tous droits réservés, Ottawa, 1933.

Les cafés et confitures de

## **J.-A. Désy**

LIMITÉE

SONT LES MEILLEURS — EXIGEZ-LES

*Lisez*

# **“LE DEVOIR”**

LE JOURNAL DES GENS QUI PENSENT

# Table des matières



## VOLUME XXI

### JANVIER

<i>Vingt-cinq ans de vie nationale</i> — L'ACTION NATIONALE . . .	3
<i>Bilan de culture</i> — Édouard MONTPETIT . . . . .	8
<i>L'Économique: Progrès ou Régression</i> — Esdras MINVILLE . . . . .	16
<i>La vie de l'esprit</i> — Victor BARBEAU . . . . .	31
<i>Politique coloniale</i> — Léopold RICHER . . . . .	35
<i>Vingt-cinq ans de vie scientifique au Canada-français</i> — Frè MARIE-VICTORIN . . . . .	45
<i>Pourquoi des serfs?</i> — L.-Athanasè FRÉCHETTE . . . . .	50
<i>Notre question nationale</i> — Richard ARÈS, S.J. . . . .	64
<i>La vie politique</i> — Jean NICOLET . . . . .	91
<i>Ils posséderont la terre</i> — Arthur LAURENDEAU . . . . .	98

### FÉVRIER

<i>Pitié pour la famille</i> — L'ACTION NATIONALE . . . . .	105
<i>Pour une grande politique canadienne-française</i> — Roger DUHAMEL . . . . .	106
<i>De l'argent, de la pauvreté, des politiciens</i> — Arthur LAU- RENDEAU . . . . .	122
<i>Cette Europe à reconstruire</i> — François HERTEL . . . . .	126
<i>Hommage à la mère canadienne-française</i> — L.-A. FRÉ- CHETTE . . . . .	132
<i>Notre question nationale</i> — Richard ARÈS, S.J. . . . .	141
<i>La vie politique</i> — Jean NICOLET . . . . .	169
<i>Laissons-les manger seuls</i> — Edmond LEMIEUX . . . . .	175

<i>Conservatoire</i> — Arthur LAURENDEAU.....	178
<i>Le grand secret</i> — Edmond LEMIEUX.....	179
<i>Institut Drouin</i> — Arthur LAURENDEAU.....	182

## MARS

<i>La vérité</i> — L'ACTION NATIONALE.....	185
<i>La grande pitié de la famille</i> — André LAURENDEAU.....	187
<i>L'appel de l'Orient</i> — François HERTEL.....	201
<i>Exaltons notre climat nordique</i> — J.-R. BONNIER.....	203
<i>Souffrirons-nous de la faim ?</i> — Frs.-A. ANGERS.....	213
<i>Qui est Gandhi ?</i> — André LAURENDEAU.....	225
<i>Notre question nationale</i> — R. P. Richard ARÈS, S.J.....	233
<i>La vie politique</i> — Jean NICOLET.....	249
<i>Pour nos oeuvres de charité</i> — FÉDÉRATION.....	263

## AVRIL

<i>L'Acadie, terre de fidélité</i> — L'ACTION NATIONALE.....	265
<i>Le temps est venu pour les Canadiens de mettre le holà</i> — Frs-Albert ANGERS.....	266
<i>Gandhi et l'Empire britannique</i> — André LAURENDEAU..	292
<i>Notre question nationale</i> — Richard ARÈS, S.J.....	301
<i>La vie politique</i> — Jean NICOLET.....	319
<i>Fantaisie sur Fridolin et les Cinq</i> — Arthur LAURENDEAU.	333
<i>Pour un ordre personnaliste</i> — Marie-Joseph d'ANJOU, S.J.....	337
<i>Les Chansons et les Heures</i> — François HERTEL.....	343

## MAI

<i>Pour comprendre le communisme</i> — L'ACTION NATIONALE.....	345
<i>Le communisme: grande idée, grande erreur</i> — François HERTEL.....	347

<i>La doctrine et les antécédents bolchevistes devant la politique de demain</i> — Damien JASMIN.....	364
<i>Le communisme et le monde économique de demain</i> — Frs-Albert ANGERS.....	382
<i>Technique et tactiques communistes</i> — Roger DUHAMEL..	398
<i>Le communisme et la C.C.F.</i> — Maximilien CARON.....	413
<i>Conclusions</i> — Frs-Albert ANGERS.....	422
<i>Notre question nationale</i> — Richard ARÈS, S.J.....	431
<i>La vie politique</i> — Jean NICOLET.....	451
<i>La réponse d'Henri Bourassa</i> — Arthur LAURENDEAU... 465	

## JUIN-JUILLET

<i>L'Université à la montagne</i> — L'ACTION NATIONALE.....	467
<i>Le trust de l'aluminium et Arvida</i> — Burton LEDOUX....	469
<i>« France gave too much too soon »</i> — André LAURENDEAU.	525
<i>Reine de la paix, priez pour nous</i> — G. LAMARCHE, c.s.v..	531
<i>La vie politique</i> — Jean NICOLET.....	532
<i>Le nouveau roman de Rex Desmarchais</i> — Marcel RAYMOND.....	540

## VOLUME XXII



## AOUT-SEPTEMBRE

<i>La conscription des femmes ou la démenche impérialiste</i> — L'ACTION NATIONALE.....	3
<i>L'amendement à la constitution canadienne</i> — Roger DUHAMEL.....	5
<i>Lettre ouverte aux hommes d'ordre</i> — François HERTEL..	18
<i>Le plan Beveridge</i> — J.-P. ROBILLARD.....	26

<i>Notes d'un rédacteur</i> — F.-A. ANGERS.....	39
<i>Plaidoyer pour les charnels</i> — Émile MAUPAS.....	46
<i>La vie politique</i> — Jean NICOLET.....	52
<i>La vérité qui délivre</i> — E. L.....	60
<i>Comment on comprend le bilinguisme à Québec</i> — ---.....	62
<i>Le salut de la femme</i> — Marie LANGLOIS.....	63
<i>Strophes et catastrophes</i> — Alfred DESROCHERS.....	69
<i>La Pharisienne</i> — Jean HÉROUX.....	75

## OCTOBRE

<i>L'« unité » de M. King</i> — L'ACTION NATIONALE.....	81
<i>Notre-Dame des malheureux</i> — André LAURENDEAU....	82
<i>Québec, centre du monde</i> — TESTIS.....	88
<i>Avons-nous compris nos ouvriers?</i> — François-Albert ANGERS.....	96
<i>Notre mission inattendue</i> — Pierre VADBONCOEUR.....	106
<i>La dictature des dictatures</i> — XXX.....	112
<i>Apologie du créditisme</i> — Jean-Paul ROBILLARD.....	125
<i>La vie politique</i> — Jean NICOLET.....	140
<i>Un monde était leur empire</i> — Marcel RAYMOND.....	150
<i>A propos de « Notre question nationale »</i> — Jean GENEST.	156
<i>Une troisième année à l'école maternelle Vallerand</i> — B. L.	161

## NOVEMBRE

<i>« Ceux qui marchent »</i> — L'ACTION NATIONALE.....	163
<i>L'Amérique latine et la guerre</i> — André LAURENDEAU...	165
<i>Réflexions sur les amendements à la constitution cana- dienne</i> — Jacques PERRAULT.....	184
<i>Le rôle de l'État dans la vie économique d'une nation</i> — François-Albert ANGERS.....	196

<i>Le ministère canadien des Affaires extérieures</i> — Roger DUHAMEL.....	204
<i>La dictature des dictatures</i> — XXX.....	212
<i>La vie politique</i> — Jean NICOLET.....	226
<i>Remarques sur la poésie canadienne</i> — Marcel RAYMOND.....	235
<i>Le Jeu retrouvé</i> — Émile LEGAULT, c.s.c.....	240
<i>L'École des Parents</i> — Gh. L.....	243

## DÉCEMBRE

<i>L'enfant</i> — L'ACTION NATIONALE.....	245
<i>L'avenir de l'entité canadienne-française au Canada</i> — Armand VIAU.....	247
<i>Quand M. Sandwell parle d'immigration</i> — Jacques SAURIOL.....	269
<i>La dictature des dictatures</i> — XXX.....	278
<i>La vie politique</i> — Jean NICOLET.....	293
<i>Sur un livre d'Esdras Minville</i> — Jacques PERRAULT.....	302
<i>Chronique des livres</i> — Marcel RAYMOND.....	312
<i>Table des matières</i> .....	324

---

---

# POURQUOI?

*n'iriez-vous pas choisir*

- les plus nouveaux tissus
- les plus récents modèles

CHEZ LES TAILLEURS

**JOLY**

269 est, rue Sainte-Catherine  
Montréal. **BE**lair 3126

Lorsqu'il s'agit des produits de l'érable — Exigez toujours la meilleure qualité — La marque "Citadelle" est la meilleure.

**100 % PURE**

**Sirop d'érable "Citadelle" • Sucre d'érable granulé "Citadelle" • Sucre d'érable "Citadelle" • Beurre d'érable "Citadelle"**

Ces produits sont en vente chez tous les bons épiciers.

**Les Producteurs de Sucre d'Érable du Québec**  
**BUREAU CHEF: 5, Avenue Bégin, Lévis, Québec**

**POUR VOS FOURRURES**

si vous cherchez Qualité, Élégance  
n'hésitez pas, voyez

**BLEAU & ROUSSEAU**

J.-T. BLEAU      ANT. ROUSSEAU      J.-A. MASSON

3852 St-Denis

5004 Sherbrooke O.

HA. 8433

DE. 4482

Avec les hommages de

**VOLCANO LIMITEE**

(Chalifoux & Fils Limitée)

manufacturiers de Foyers Mécaniques, bouilloires,  
fournaises et réchauds.

•

Usine : **ST-HYACINTHE, P.Q.**

•

Administration et vente : — **1106 Côte Beaver Hall,**  
**MONTREAL, P.Q.**

•

**Wilfrid Girouard, vice-président et gérant général.**

---



**35 ANS**

de service consciencieux

---

---

René DUPONT — président  
J.-H. DESCHENES — vice-président  
Jacques DUPONT — secrétaire-trésorier



**OUI!**  
**MEUBLEZ**  
**VOTRE**  
**MAISON**  
CHEZ  
**AL DUPONT LITE**  
*Aménagement complet de maison*  
4020 EST, STE-CATHERINE • FR. 0828  
COIN JEANNE D'ARC - PRES BLVD PIE IX

# LES AMIS DE LA REVUE

**AUBE, Philippe**  
AVOCAT

152 est, Notre-Dame  
HA 5877

**LATENDRESSE & FILS** Enrg.  
FERRONNERIE

12057 est, N.-Dame, Pte-aux-Tr.  
Zone 5-038

**BEAUSOLEIL, E.**  
BOUCHER-ÉPICIER

1251, Champlain  
CH 3712

**LATULIPE, N.**

TULIPPE & PAYSANNE

CRAVATES

**CHAUSSE, Fernand**  
AVOCAT

152 est, Notre-Dame  
HA 7235

**MASSE, Paul**  
AVOCAT

152 est, Notre-Dame  
BE 1971

**CREMERIE BOURGET**  
ÉPICERIES

E. Babineau, prop.  
1382 est, rue Ontario

**MERCIER, Jean**  
AVOCAT

1652 est, Notre-Dame  
LA 1633

**CYR, Edouard**  
MODELEUR

1427, Maisonneuve  
AM 8984

**NANTEL, Léo**

Distributeur de parties de radio  
1662 est, rue Ontario  
CH 3052

**DAIGLE**  
ÉPICERIE, Fruits & Légumes  
Ville St-Laurent  
BY 2900

**ROY, J.-Omer**  
BIJOUTIER

1658 est, Mont-Royal  
AM 2618

**DESCHENE & Fils Ltée**  
Matériaux de plomberie et chauf.  
1203 est, Notre-Dame  
FR 3176-7

**SANSOUCY, Arthur**  
BOUCHER-ÉPICIER

3995, Hochelaga  
CL 2839

**DUPUIS, Laurier**

5600, boulevard Monk  
WE 0355

**TESSIER, Armand**  
ENTREPRENEUR - PLATRIER

1482, boulevard Morgan  
CL 3432

**FOURNIER, Albert**  
Procureur de brevets d'invention  
934 est, Ste-Catherine  
HA 4548

**HINTON, Gaston**  
MERCERIE

3987 est, Ste-Catherine  
FR 4244

**COUR LAMBERT CLOSSE**

R. Cambronne, Sec.-Trés.

ASSOCIATION CANADO-AMERICAINE

FR 9998 - Société de Secours Mutuel - MA 0730

# LES AMIS DE LA REVUE

**ANGERS, Adrien**  
ASSUREUR CONSEIL  
5851, rue Viau, Cité Jardin  
CL 1767

**Docteur René LAPORTE**  
MEDECIN  
915, Cherrier

**Docteur V. ARCHAMBAULT**  
MEDECIN  
3662, Adam  
FR 9855

**DEMERS, Pierre**  
PHYSICIEN

**AUG. BRUNETTE, Ltée**  
PLOMBERIE-CHAUFFAGE  
4154, rue Hôtel de Ville  
PL. 1946

**"LES VARIETES"**  
PAUL DEJORDY, prop.  
800 est, Mont Royal  
CH 9815

**BRAZEAU, François**  
CORDONNIER  
8705, Lafleur

**MATHIEU, Lucien, Enreg.**  
MARCHAND-TAILLEUR  
2251, Frontenac  
FR 1803

**"CHEZ GEORGES"**  
SALLE A MANGER  
350 est, Craig  
MA 0730

**MORIN, LOUIS-PHILIPPE C.P.A.**  
Comptable Public Licencié,  
335, Boulevard Charest,  
Québec

**DORAIS, Jean-Louis**  
AVOCAT  
57 ouest, rue St-Jacques  
HA. 1336

**POULIN, J.-Aimé**  
ARCHITECTE  
63, Prospect, Sherbrooke, P.Q.  
TEL. 1391

**DUROCHER, Jos.-Armand**  
CHIMISTE  
437, St Vincent  
LA 7715

**ROBERT, Paul-Emile**  
Représentant de la "Laurentienne"  
934, est Ste-Catherine  
PL 6700

**LUC BEAUREGARD**  
Représ. de la Laurentienne  
4052, rue Cartier  
Bur. PL 6700 Rés. AM. 7779

**Salaison MAISONNEUVE**  
BACON marque "MORIN"  
1430, De Lasalle  
CL 4086-7

**GAUTHIER, Art.**  
EPICIER-BOUCHER  
3461 est, Ste Catherine  
AM 3015

**SALVAIL, Albéric**  
EPICIER-BOUCHER  
3648, Adam  
AM 3031

**GODIN, Raymond**  
AVOCAT  
4 est, Notre Dame  
LA 1159

**SANSOUCY, Alb.**  
EPICIER-BOUCHER  
3946, Adam  
FA 3607

✓ LIBERTÉ  
RELIGIEUSE

✓ LIBERTÉ  
DE PAROLE

✓ LIBÉRATION  
DE LA PEUR

✓ LIBÉRATION  
DU BESOIN

Nous pouvons vous libérer du besoin. Soit par la rente viagère **garantie** et le remboursement au décès. Soit par la rente viagère **garantie** et l'annuité au décès. Nos polices comportent encore: des dividendes, la valeur d'emprunt, la valeur de rachat, etc.

🍁 CAISSE 🍁  
NATIONALE  
D'ÉCONOMIE

41 ouest, rue Saint-Jacques  
Montréal - HArbour 3 2 9 1

UN BREUVAGE DES PLUS  
**DÉLICIEUX!**

N'importe où . . .

N'importe quand . . .

*LE*

**NECTAR**

*Mousseux*

**CHRISTIN**

est le breuvage  
idéal.

C'est un produit  
de chez nous.



PAR LES FABRICANTS DE LA  
**Bière d'Épinette Christin**

# **ASSURANCE-VIE**

---

## **Fonctions**

*Protection*  
*Épargne*

## **Avantages**

*Souplesse*  
*Liquidité*

## **Caractéristiques**

*Sécurité*  
*Stabilité*

---

Compagnie d'assurance-vie

**La Sauvegarde**

Siège social: Montréal